

Manuel Meune

Parcours linguistiques de Fribourgeois francoprovençalophones

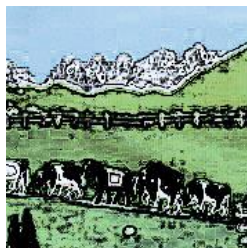
Entretiens avec des 'Couatses' et des Gruériens



Université de Montréal, 2013

Parcours linguistiques de Fribourgeois francoprovençalophones

Entretiens avec des 'Couatses' et des Gruériens



© Manuel Meune, Université de Montréal, 2013
Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences

Un de mes amis trinitadiens raconte comment ses parents communiquaient en créole quand ils ne voulaient pas que les enfants surprennent leur conversation. Aujourd'hui cet ami est incapable de comprendre notre langue. Une telle situation se trouve un peu partout dans le monde, chez les émigrés comme aussi chez ceux qui connaissent l'exil intérieur.

Édouard Glissant

SOMMAIRE

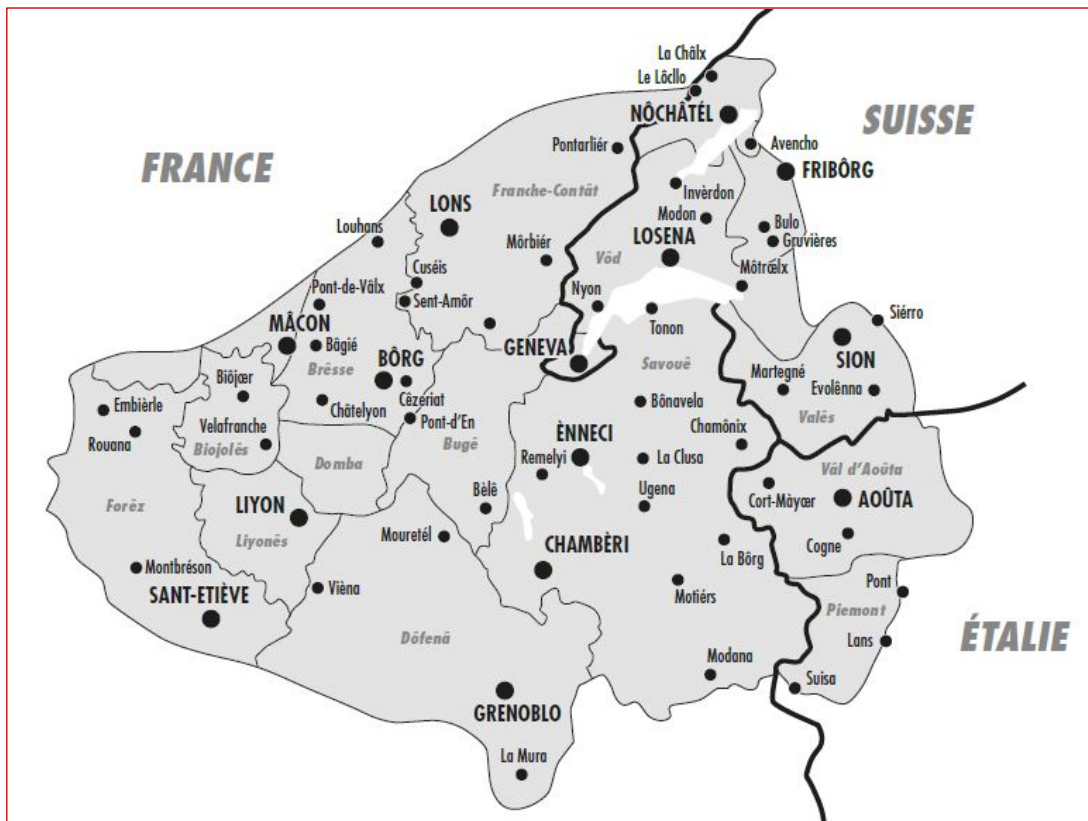
| | |
|--|----|
| Présentation de l'enquête | 4 |
| 1. Profil des répondants | 8 |
| 2. Répertoire et pratiques linguistiques | 10 |
| 2.1. Famille et environnement - 10 | |
| 2.2. L'école au cœur de la domination linguistique - 18 | |
| 2.3. Le patois à l'armée, langue intégratrice et cryptique - 20 | |
| 2.4. L'aisance en patois – (Auto-)évaluation et réflexions - 21 | |
| 3. Représentations de la diversité et de l'unité du francoprovençal | 24 |
| 3.1. Une conscience 'pan-francoprovençale' embryonnaire - 24 | |
| 3.2. 'Couatses' et Gruériens – la ritualisation des différences - 29 | |
| 3.3. Patois et allemand : contacts du troisième type... - 32 | |
| 4. 'Culture patoisante' et médias | 34 |
| 4.1. Les sociétés, cœur du Fribourg patoisant contemporain - 34 | |
| 4.2. Le chant, dernier vecteur culturel transgénérationnel? - 36 | |
| 4.3. Radio, théâtre, prière – le réveil des locuteurs 'passifs' - 37 | |
| 4.5. Lire et écrire en patois : des activités discrètes - 40 | |
| 5. enseignement et avenir du patois – et du plurilinguisme | 42 |
| 5.1. Une transmission improbable? - 42 | |
| 5.2. L'initiation au patois en milieu (para)scolaire : quels espoirs? - 44 | |
| 5.3. (Suisse-)allemand, français et patois : quelle coexistence? - 46 | |
| Table des cartes et illustrations | 50 |

PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE

Le francoprovençal est une langue romane qui se distingue tant des parlers de langue d'oc que de ceux de langue d'oïl. Issue du processus de latinisation amorcé à Lyon dès les premiers siècles de notre ère, cette langue a donné naissance à des œuvres à vocation littéraire, mais en l'absence d'unification, elle n'existe que comme faisceau de multiples variantes. Elle a été historiquement parlée dans la majeure partie de l'actuelle région Rhône-Alpes et de la Suisse romande, ainsi qu'en Vallée d'Aoste – où le francoprovençal reste le plus vivant, même s'il n'a pas non plus le statut de langue administrative¹. En Suisse, cette langue séculaire est encore utilisée dans les cantons de Fribourg et du Valais, mais la baisse rapide du nombre des locuteurs incite de plus en plus la recherche à se tourner vers ces 'francoprovençalophones' qui, quelque peu oubliés en plein cœur de la Suisse plurilingue, constituent une population aux contours finalement mal connus, aussi originale que discrète.

Carte 1) LES RÉGIONS HISTORIQUES DU DOMAINE FRANCOPROVENÇAL

(Les toponymes figurent dans la graphie unifiée, dite 'ORB', proposée par Dominique Stich pour le francoprovençal. © Éditions Paquet 2012)



¹ Concernant l'histoire du francoprovençal en Suisse, voir par exemple Knecht, Pierre, « La Suisse romande », dans : Schläpfer, Robert (dir.), *La Suisse aux quatre langues*, Genève : Zoé, 1985, p. 251-292.

Si le gruérien est le parler francoprovençal qui jouit de la plus grande visibilité dans le canton de Fribourg – et au-delà du canton² –, on a parfois tendance à oublier que certains Fribourgeois de la plaine (dans le district de la Sarine en particulier) connaissent eux aussi des variantes bien vivantes du 'patois fribourgeois'. Nous reprendrons ici largement le terme 'patois', puisqu'il est utilisé et apprécié des locuteurs, bien que le concept, qui peut désigner *n'importe quelle* langue, véhicule des connotations négatives et semble porter en lui l'acceptation du statut d'infériorité d'une langue donnée, voire la perspective de sa disparition.

Une enquête qualitative complémentaire

La présente enquête, menée au printemps 2008, doit être considérée comme le complément d'une enquête par questionnaires consacrée aux seuls Gruériens,³ à laquelle il est nécessaire de se référer pour bien comprendre les enjeux en vigueur, en particulier parce qu'elle comporte davantage de données quantitatives et qu'elle permet d'aborder une plus grande variété de questions, ou de mesurer plus finement la force de certaines attitudes. L'enquête présentée ici, de type qualitatif, fournit néanmoins des éléments de discours plus 'incarnés' et souvent plus riches que ceux qu'on peut trouver dans l'enquête (majoritairement) quantitative, menée auprès de quelque 70 membres d'une association de patoisants. On peut y suivre des parcours individuels plus complexes qui, au-delà de leur caractère d'unicité, sont emblématiques de stratégies et de parcours collectifs. Il s'agit aussi, parmi d'autres aspects qui n'ont pas été abordés dans l'enquête parue précédemment, d'évaluer la dynamique entre les patoisants des montagnes et ceux des plaines, ces derniers étant parfois appelés, plus ou moins ironiquement, les 'Couatses' – parmi d'autres orthographe ou prononciations possibles.

La grille de questions visait dans un premier temps à appréhender les parcours linguistiques des informateurs dans diverses dimensions, la façon dont ils ont vécu la présence du patois et du français tant dans leur vie personnelle que dans la société, ainsi que les contextes dans lesquels ils pratiquent ou ont pratiqué les différentes langues en présence. Il importait par ailleurs de repérer certaines catégories du discours sur les langues, certaines représentations sociales – dans le sens de 'micro-théories' – véhiculées sur l'évolution et l'avenir du parler francoprovençal comme langue dominée, mais aussi sur le bilinguisme en général ou sur la 'diglossie' – romande ou alémanique –, ce terme par lequel on désigne généralement la coexistence ou concurrence plus ou moins conflictuelle entre une langue standardisée, socialement prestigieuse, et une langue non unifiée, à diffusion plus locale et surtout réservée à l'usage oral.

Les informateurs ont été choisis parmi les répondants à une autre enquête que l'étude quantitative évoquée plus haut. Il s'agissait d'une enquête beaucoup plus vaste encore, qui portait sur des questions tant linguistiques qu'identitaires, et qui avait été menée entre 2004 et 2006 auprès de conseillers communaux des trois cantons bilingues (Berne, Fribourg, Valais), dans des districts proches de la frontière des langues⁴.

² Sur l'évolution récente et le statut actuel du francoprovençal dans les différents cantons suisses, voir par exemple Matthey, Marinette / Meune, Manuel, *Le francoprovençal en Suisse, Genèse, déclin, revitalisation* [*Revue transatlantique d'études suisses*, 2], 2012; www.littlm.umontreal.ca/recherche/documents/RTES2.pdf.

³ Bien que l'enquête ait été menée en 2009, donc après celle qui nous occupe ici, le document correspondant a été mis en ligne dès 2012. Voir Meune, Manuel, *Pratiques et représentations des langues chez les locuteurs du francoprovençal fribourgeois. Enquête sur la Société des patoisants de la Gruyère*, Université de Montréal, Département de littératures et de langues modernes, 2012, www.littlm.umontreal.ca/recherche/documents/francoprovençal_gruyere_2012.pdf.

⁴ Meune, Manuel, *Au-delà du Röstigraben. Langues, minorités et identités dans les cantons suisses bilingues*, Genève : Georg, 2011, p. 35-39, 128-132

Dans cette étude initiale, de type surtout quantitatif, quelques questions portaient sur le 'patois', et dans le cas des cantons de Fribourg et du Valais, la moitié des répondants déclaraient avoir une certaine compétence 'passive' en patois (comprendre « couramment »/« assez bien »/« un peu »), et un tiers une compétence 'active' (parler). Comme la présente étude visait à interviewer des patoisants plutôt actifs dans le canton de Fribourg, j'ai choisi de contacter des informateurs potentiels parmi les 212 conseillers fribourgeois qui, dans leurs réponses au questionnaire, disaient comprendre « couramment » ou « assez bien » le patois (21 % d'entre eux). Selon la perspective, on peut souligner la faible prégnance du parler local – d'autant que parmi nos répondants, les résidents de communes rurales étaient surreprésentés –, ou au contraire sa relative résistance dans un contexte de forte pression assimilatrice.

Préparation et déroulement des entretiens

Après les prises de contact initiales dans les districts les plus directement concernés (Sarine et Gruyère), j'ai pu prévoir six entretiens avec des répondants qui, à leur tour, m'ont permis de rencontrer d'autres informateurs (membres de la famille, voisins). Entre le 17 mars et le 5 avril 2008, j'ai ainsi interviewé onze personnes de façon approfondie (entretiens d'une heure et demie à deux heures). À cela s'ajoutent quatre entretiens plus rapides (10-20 minutes) – mais non moins éclairantes –, lorsque certains membres de la famille étaient présents avant, pendant ou après l'entretien principale. Les quinze entretiens ont été menés au domicile des personnes interviewées, sauf dans un cas où rendez-vous a été pris dans une cafétéria, et dans un autre où un voisin est venu à la résidence d'un informateur après y avoir été convié spontanément par ce dernier. La majorité (7) des entretiens approfondis a eu lieu dans le district de la Sarine, trois ont été réalisés dans le district de la Gruyère et une dans le district de la Glâne. Cependant, dans ce dernier cas, l'informateur avait été socialisé en Gruyère, ce qui vaut aussi pour un informateur établi en Sarine. On peut donc dire que les informateurs principaux sont à peu près pour moitié des Gruériens d'origine (5) et pour moitié des Sarinois (6). La langue dans laquelle se déroulait l'entretien était le plus souvent le français, parfois le francoprovençal (voir 2.4.).

Méthode de transcription

Sans qu'il s'agisse de viser ici une véritable représentativité, l'éventail des opinions (dissonantes ou convergentes) proposé, significatif, doit illustrer la variété de certains enjeux ou de certaines tensions. Dans un premier temps, les entretiens ont été retranscrits mot à mot – sans toutefois que les attitudes corporelles, silences, hésitations ou tics de langage soient notés systématiquement. Cependant, les citations proposées ici sont des citations 'filtrées', dont des éléments ont été modifiés. Afin de mieux sérier les catégories de discours, nous avons 'resserré' le texte pour en extraire de multiples fragments limités à leur valeur informative la plus évidente, l'objectif étant de présenter un document clair, concis et facile d'accès – une forme de condensé de ce que serait une transcription exhaustive traditionnelle.⁵

Par souci de lisibilité, pour ne pas allonger inconsidérément le texte et toujours dans le but de mieux isoler les divers types de représentations – mais aussi pour préserver l'anonymat des informateurs –, nous avons supprimé les éléments biographiques sans lien avec les questions linguistiques, les descriptions redondantes ou les anecdotes non significatives. Parfois, nous avons regroupé en un seul segment des éléments de

⁵ Sur le dilemme entre authenticité et lisibilité de la transcription, voir Bourdieu, Pierre, « Comprendre », dans : Bourdieu, Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil, 1993, p. 1416.

discours connexes qui, dans un entretien, apparaissaient à des moments différents, mais qui participaient du même type d'argumentation – apportant simplement une nuance supplémentaire. Nous avons parfois ajouté un terme de liaison ('mais', 'toutefois') pour préciser les liens entre les informations – mais sans trahir, espérons-nous, la pensée des personnes interviewées. Par ailleurs, nous avons parfois modifié la syntaxe pour la rendre plus conforme aux codes de l'écrit, pour gagner en fluidité ce que l'on perdait en authenticité ('ce que j'ai décidé, moi, c'est de pas...' devient 'j'ai décidé de ne pas', et 'y en a beaucoup qui disent que le patois, c'est un' devient 'beaucoup disent que le patois est un'). Nous avons néanmoins veillé à conserver une certaine spontanéité caractéristique de l'expression orale. Pour ne pas complexifier le texte, nous avons renoncé à signaler les modifications par des annotations entre crochets. Si les extraits ainsi filtrés et reformulés ne coïncident certes pas exactement avec les propos des informateurs, il importe de mentionner que l'orientation des analyses, qui se fondent bel et bien sur l'intégralité des entretiens, aurait été rigoureusement la même si ces derniers avaient été reproduits exhaustivement – la différence aurait alors consisté en une plus grande difficulté à relier les divers points d'analyse aux éléments du 'maquis' qu'aurait alors été la transcription.

Qu'il me soit permis, pour terminer, de remercier chaleureusement les informateurs et de souligner la bienveillance et la passion avec laquelle ils ont bien voulu répondre à mes questions.

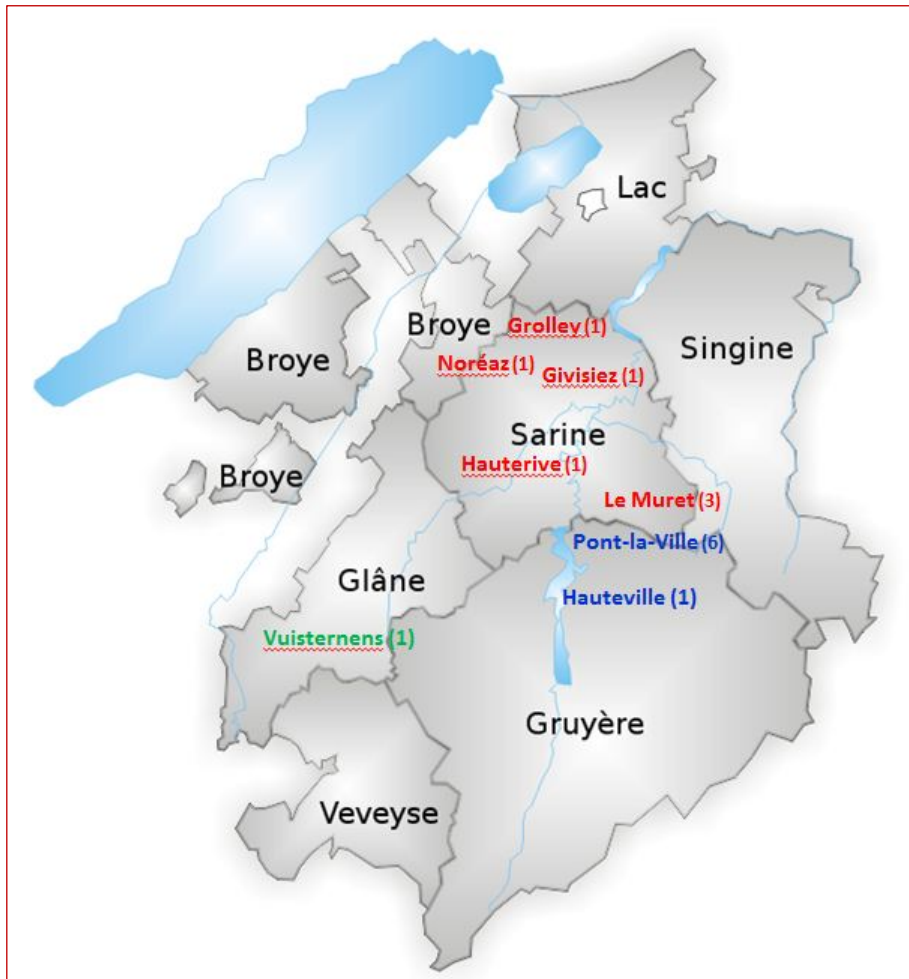
M. Meune, Montréal, avril 2013

1) PROFIL DES INFORMATEURS

Les localités de résidence des informateurs sont au nombre de 5 en Sarine (Le Muret, Hauterive, Givisiez, Grolley et Noréaz) et de 2 en Gruyère (Hauteville et Pont-la-Ville); une dernière est une commune de la Glâne (Vuisternens-devant-Romont). Les femmes, dans notre enquête initiale, ne représentaient que 21 % des conseillers communaux fribourgeois, et, au nombre de 3, elles sont également très sous-représentées dans notre échantillon. S'agissant de l'âge des 15 informateurs, 7 sont nés entre 1934 et 1942 ('génération de la guerre'), 4 entre 1949 et 1955 ('baby-boomers'), 3 dans la première moitié des années 1960 ('génération X'), et un dans la première moitié des années 1990 ('génération Y'). À des titres divers, ces 15 personnes représentent soit la classe ouvrière, soit la classe moyenne, et elles se répartissent pour moitié entre retraités et personnes encore en activité; par ailleurs, un informateur est encore écolier. Outre ce dernier, les (anciennes) occupations représentées sont les suivantes : agriculteur (4); commerçant (1); employé [sans précision] (1); employé de banque (1); employé des chemins de fer (1); employé paramédical (1); forestier (1); imprimeur (1); instituteur (1); juriste (1); mécanicien (1).

Carte 2) LES DISTRICTS DU CANTON DE FRIBOURG

(avec les 8 communes où ont eu lieu les entretiens)



Pour d'évidentes raisons de confidentialité, nous avons supprimé, tant dans les analyses que dans les extraits d'entretiens, toutes les informations explicites permettant de localiser trop précisément ou d'identifier les personnes interviewées par recoupement. Mais afin de permettre au lecteur de disposer d'un profil approximatif des informateurs (auquel un numéro aléatoire a été attribué), nous fournissons ci-dessous quelques données auxquelles on pourra se reporter, concernant le sexe, le district d'appartenance (socialisation dans l'enfance) et la tranche d'âge. Tout au long du document, les citations seront précédées du numéro de référence, ce qui peut permettre à quiconque le désire, sinon de reconstituer l'histoire entière de la personne interrogée, du moins d'avoir une vision plus précise de l'ensemble de son discours, et d'en restituer éventuellement la cohérence intrinsèque. Dans de rares cas, lorsque, dans une citation, il est fait mention d'un élément rendant l'identification trop facile – par exemple un métier peu répandu –, les numéros seront remplacés par un 'x' entre crochets.

| | DISTRICT DE SOCIALISATION | | | |
|-------------------|---------------------------|--------------|--------------|--------------|
| | SARINE | | GRUYÈRE | |
| Génération | Homme | Femme | Homme | Femme |
| 'guerre' | 3 – 8 – 9 | 2 | 4 – 14 | 13 |
| 'baby-boom' | 1 – 5 | | 6 – 7 | |
| 'X' | | | 10 – 12 | 11 |
| 'Y' | | | 15 | |

2) RÉPERTOIRE ET PRATIQUES LINGUISTIQUES

2.1. Famille et environnement

2.1.1. Les pratiques familiales pendant la jeunesse des informateurs

Les témoignages apportés par les informateurs sur la façon dont s'est constitué leur rapport au patois dans l'enfance parlent d'eux-mêmes. Notons tout de même les lignes de force suivantes. Un point de passage obligé dans le discours sur le patois dans l'enfance est la mention du fait que la langue locale était souvent utilisée par les parents comme une langue confidentielle, lorsqu'ils souhaitaient que leurs enfants ne comprennent pas les détails de la discussion. Beaucoup soulignent alors que ça ne faisait au contraire qu'aiguiser leur curiosité. Dans le cas d'une famille où le patois était la langue de communication principale, il est précisé que la langue secrète n'était pas le patois en soi, mais un « patois bizarre ». Un autre témoignage fréquent est l'allusion au patois comme langue de réprimande et de colère – avec ses jurons –, comme langue spontanée dans laquelle les adultes retombaient lorsque les émotions étaient à fleur de peau – même s'ils parlaient français le reste du temps. On observe aussi que certains métiers sont clairement associés à l'usage du patois (paysan) tandis que d'autres semblent l'exclure (instituteur). Un seul informateur évoque l'alternance entre français et patois – le « mélange ». On trouve en outre le cas particulièrement intéressant d'une femme (2) qui avait cessé de parler patois avec ses parents après avoir épousé un non-patoisant, et qui, face aux reproches de snobisme que lui avait adressés sa mère (« trop belle pour causer patois »), avait repris l'usage du patois avec elle. Si un autre informateur (7) évoque le cas rare d'une reconquête partielle du patois comme langue familiale (avec le beau-père), il est souvent davantage question de l'aspect patrimonial du patois (8) que de sa dimension strictement linguistique.

L'ensemble de ces témoignages illustre bien la variété des situations familiales (selon qu'un ou deux parents parlaient patois), les stratégies ou schémas de transmission familiaux (en particulier quand on compare la langue utilisée avec les parents ou les grands-parents et celle qui domine dans la fratrie). On remarque que dans les cas où les parents ne parlaient pas ou que peu patois – entre eux ou avec les enfants –, les grands-parents jouaient un rôle particulièrement crucial dans l'acquisition de la langue par la jeune génération. On voit aussi que le schéma de transmission peut se poursuivre jusqu'à l'heure actuelle, puisqu'un adolescent (15) explique comment il a tout naturellement appris le patois, dans un environnement familial propice.

1. Mes parents parlaient patois, mais le problème, c'est qu'ils le parlaient entre eux surtout quand il y avait quelque chose de confidentiel. Le patois ne se propageait plus de génération en génération. Il y avait beaucoup de pression pour limiter son emploi. Je n'ai jamais connu mes grands-parents et il était interdit à l'école, mais j'ai quand même baigné dedans.

2. Mes parents m'ont toujours parlé patois, mais j'ai arrêté de le parler avec eux après mon premier mariage (mon premier mari ne parlait pas patois). Ma mère m'a alors demandé si j'étais trop belle pour causer patois! J'ai donc recommencé à le parler avec elle, et je le parle encore assez souvent avec mon mari actuel – et toujours avec mon frère et ma sœur. Le père de mon mari a tout de suite parlé patois avec moi. Il parlait presque plus souvent patois avec moi qu'avec son fils, mais ma belle-mère ne parlait pas beaucoup patois.

3. Les deux familles de grands-parents parlaient patois. Mon père parlait patois avec d'autres, mais toujours français avec moi – sauf pour m'engueuler. Bien qu'il me soit arrivé de parler patois à l'école, je savais donc le français en commençant l'école. En plus, ma mère ne parlait pas patois, même si elle comprenait tout et que mon père lui parlait parfois en patois – dans ce cas, elle répondait en français. Ce n'est pas donné à tout le monde d'apprendre le patois à l'âge adulte, mais si on l'entend depuis tout petit, c'est facile!

4. Mes grands-parents maternels discutaient en patois entre eux. Mon père, paysan, pratiquait très bien le patois. Mais mes parents parlaient français ensemble, sauf pour dire quelque chose qu'ils ne voulaient pas qu'on comprenne – et cela ne durait pas très longtemps. Ma mère, institutrice, comprenait parfaitement le patois, mais elle ne l'utilisait pas – je l'ai entendue parler avec ses parents, mais très rarement.

5. Je n'ai pas connu mes grands-parents paternels, mais j'ai bien entendu mon autre grand-mère parler patois. Mes parents parlaient parfois patois pour qu'on ne comprenne pas leurs discussions (ils disaient « il faut parler patois parce qu'ils écoutent »). Souvent, ils mélangeaient le français et le patois – on entendait beaucoup de *nom de geyeu!* ou de *guyeu de geyeu!*...

6. Mes parents ne parlaient pas patois entre eux. Mon père parlait toujours patois avec son père, mais français avec moi. Ou alors, si on échangeait quelques mots en patois, l'automatisme revenait très vite et on repassait au français. Avec mes frères et sœurs, on aimait utiliser des expressions qui reflétaient bien la philosophie des paysans. Mon beau-père était agriculteur et son fils, qui s'est beaucoup occupé d'animaux à la campagne, le parle encore bien. Quand je suis avec lui, des clapets s'ouvrent dans mon cerveau et le patois revient.

7. J'ai baigné dans le patois depuis tout petit. Mes deux grands-parents ne parlaient que patois. Mais à la maison, je parlais rarement patois avec mes parents, qui ne parlaient pas patois entre eux – ce qui est étonnant. Aujourd'hui pourtant, je cause quelquefois patois avec eux, surtout avec mon père, mais aussi avec ses frères et sœurs. Ma femme comprend bien le patois, mais on n'a jamais dit « On pourrait parler patois ». On dit parfois quelques mots, mais ce n'est jamais allé plus loin. Par contre, avec son père, j'ai toujours parlé patois, depuis la toute première fois, quand je lui avais dit bonjour en patois. Sinon, j'ai un beau-frère qui parle bien patois, et il voudrait parfois parler patois, mais souvent, c'est moi qui continue en français...

8. Je suis né dans une petite ferme et mes parents, paysans, ont élevé leurs enfants sans se rendre compte qu'ils leur léguaient des choses incroyables. Il nous a fallu des années pour en comprendre la valeur. C'était des gens simples, qui ne parlaient pas patois entre eux, mais beaucoup avec leurs voisins.

9. J'ai appris le patois à la maison. Depuis toujours on parlait patois. Les parents nous grondaient en patois – ça va beaucoup mieux! Ils parlaient patois à la fois entre eux et avec nous. Tout se passait en patois – sauf pour les devoirs. Quand nos parents ne voulaient pas qu'on comprenne, ils parlaient un patois bizarre, ou avec un autre accent. Ou alors ils ne disaient pas tous les mots – mais dans ce cas, on écoutait mieux... À sept ans, j'avais juste un peu entendu parler le français, en particulier parce que juste après la guerre, une jeune fille française était venue chez nous pour travailler. Par la suite, quand je travaillais, je parlais moins, mais j'avais l'occasion de parler avec mon père et ça me suffisait. Au téléphone, on parlait toujours en patois. Avec mes frères et sœurs, je parle français. De temps en temps on cause en patois, pour plaisanter, mais c'est tout. Moi, j'ai toujours aimé le patois, mais mon grand frère, bien que plus âgé, y est moins attaché.

10. J'ai surtout entendu le patois chez mes grands-parents, qui ne parlaient que ça, et j'ai donc commencé à accumuler des mots. Je l'ai entendu aussi chez mes parents aussi, quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne.

11. Je comprends relativement bien le patois, en particulier parce que mes grands-parents paternels, plus âgés que mes grands-parents maternels, ne causaient que patois entre eux. Mes parents ne parlaient pas patois entre eux, sauf s'agissant de choses qu'on n'avait pas le droit d'entendre.

12. Mes deux parents ont toujours parlé patois entre eux, et le patois, c'est presque ma langue avant le français. Il n'y a pas de jour où je ne parle pas le patois et pour moi, c'est une langue normale. Je suis fier de parler patois et il n'y a pas de moment où je suis gêné de le parler.

15. Je suis né dans cette langue – je l’ai apprise avec mes parents et grands-parents. Avec mes sœurs par contre, je parle plutôt français.

Dans certains de ces témoignages, on imagine bien l’émergence d’une forme de ce ‘parler bilingue’ qu’ont défini Lüdi et Py,⁶ même si son fonctionnement est difficile à reconstituer. Le ‘parler bilingue’, mode de communication qui relève à la fois du bilinguisme et de l’intercompréhension (voir 2.1.1), désigne cette forme de langue (souvent marquée par l’alternance codique) qu’en viennent à utiliser de façon très naturelle les membres d’un groupe bilingue – indépendamment du prestige des langues concernées et de la prégnance du fait diglossique. Leur comportement, tout aussi spontané qu’il le serait dans le cadre d’une communication qui s’effectue dans une seule langue, peut être assez instable et relativement peu durable, tant à l’échelle individuelle que collective, mais il relativise en tout cas la perception qu’une langue serait un système hermétiquement clos. Comme chacun dispose d’une connaissance – plus ou moins exhaustive – du vocabulaire et de la morphologie des deux langues en présence, les locuteurs sont libres de recourir à l’une et/ou l’autre, sans que leur faculté de s’exprimer précisément en soit diminuée, selon des critères complexes de ‘confort’ – qu’il s’agisse du désir de se savoir compris ou du plaisir de jouer avec le répertoire langagier disponible.

2.1.2. Bricolage, détermination et résignation : la (non-)transmission à la génération suivante

Une majorité d’informateurs n’ont pas transmis le patois à leurs enfants, mais dans quelques cas, on observe une transmission intergénérationnelle – presque – sans faille. Dans un premier cas (2), une mère recourt à l’image du ‘raboutement’ – proche de celle du bricolage – pour expliquer comment elle a transmis le patois à son fils, comme pour suggérer que dans une société où l’assimilation linguistique progressait à grands pas et rendait impossible l’immersion en patois, elle a fait de son mieux pour que son fils entende au moins le patois en sa présence. Elle a persisté même lorsque celui-ci n’habitait plus près d’elle et elle présente sa démarche moins comme quelque chose de naturel et de spontané que comme le résultat d’une décision consciente (« ne pas fermer la tradition »). Elle précise toutefois que la transmission a moins bien fonctionné dans le cas de sa fille, la communication évoluant sur le mode du ‘chacun dans sa langue’, et que la transmission au fils de celle-ci, malgré le volontarisme des débuts, a été très parcellaire – d’autant que, reconnaît l’informatrice, il lui arrivait également d’utiliser le patois pour ne pas être comprise de lui.

2. Je n’ai pas voulu fermer la tradition. J’ai un fils de 40 ans qui parle bien le patois. Quand il était étudiant et qu’il me téléphonait, il me parlait toujours en patois – comme ça les autres ne comprenaient pas! Depuis qu’il était tout petit, j’ai rabouté ça. Je lui parlais toujours en patois. À force d’entendre, il a commencé à causer avec moi. Quand il vient dîner, souvent on parle patois – mais il ne le parle pas avec son père. Il n’a jamais trouvé que j’insistais trop; pour lui c’était tout à fait normal qu’on parle patois. C’est aussi une question d’affinités : il y a des sujets sur lesquels on dira plus de choses en patois qu’en français. S’il y a des problèmes à discuter, ce sera en patois – je ne sais pas pourquoi. Quant à ma fille, elle comprend tout et elle suit bien les conservations, mais elle répond en français. Si je suis avec elle et mon fils, c’est plutôt le français, mais il peut nous arriver de parler patois, surtout quand le fils de ma fille est là et qu’on veut discuter de quelque chose sans qu’il comprenne – mais jamais on ne ferait ça pour dire du mal d’une personne présente qui ne comprend pas le patois. Au début, je lui parlais automatiquement patois à mon petit-fils! Mais maintenant il a 14 ans, je le vois moins souvent et il a tout oublié... C’est dommage, car il aurait su. Il comprenait bien. Tous les parents auraient dû transmettre vraiment le patois, et pas seulement l’employer pour que les enfants ne comprennent pas...

⁶ Lüdi, Georges / Py, Bernard, *Être bilingue*, Berne : Peter Lang, 1986/2002; voir aussi Matthey, *op. cit.*, p. 119.

Dans un autre cas, un 'baby-boomer' (12) à qui ses parents avaient toujours parlé patois, a transmis à son tour cette langue à ses trois enfants, selon un mode chaque fois un peu différent, mais de façon assez inhabituelle dans le cas de représentants de la 'génération Y'. Il insiste quant à lui sur le côté naturel de la transmission, comme si l'absence d'environnement social favorable à la transmission du patois n'était pas en soi un handicap dès lors que des parents – ou au moins l'un des parents – décident d'avoir le patois comme principale langue d'usage avec les enfants. Il admet néanmoins également que – comme on le constate souvent en situation de fragilité d'une langue – la transmission a été plus facile avec l'enfant aîné. Il suggère par ailleurs que sans le soutien de sa femme – qui, bien que n'étant pas patoisante à l'origine, a fini par comprendre le patois –, la transmission aurait été plus difficile.

12. Je n'ai jamais pris la décision de parler patois aux enfants. Je ne me suis jamais posé la question et je leur ai toujours causé en patois, en particulier à mon fils aîné. Il échange parfois des mots en patois avec les gens de son âge, comme ça ses amis se disent que ce n'est pas possible que lui parle patois et pas eux – ça peut leur donner envie. Mes deux filles aussi parlent bien le patois. Parfois, comme elles sont encore jeunes, je leur parle beaucoup d'animaux en patois. Elles ont eu un peu plus de peine que mon fils à l'apprendre et on aurait pu forcer un peu plus, mais elles comprennent tout – la petite aussi. Comme elle nous entend le parler toute la journée, elle l'apprend bien. Et parfois, quand les filles ne veulent pas qu'un visiteur qui ne sait pas le patois comprenne quelque chose, elles viennent nous le dire en patois... Avec ma femme, je parle en français et en patois. Au début elle ne parlait pas le patois, mais maintenant elle comprend tout de A à Z. Avec de la volonté on peut arriver à le comprendre! D'un côté, je suis fier que mes enfants parlent patois, mais pour nous, c'est normal. Ça coule de source. Je trouve cela magnifique que des gens s'intéressent à notre culture comme vous le faites, mais nous, on ne se rend même pas compte que c'est si important...

Dans d'autres cas encore, la transmission a été beaucoup plus fragmentaire, voire complètement inexistante, et certains informateurs semblent avoir quelques regrets de ne pas s'être montrés plus persistants – surtout lorsque leurs enfants le leur reprochent. Ils font valoir que la pression était si grande qu'il aurait fallu une volonté de fer pour aller à l'encontre des tendances lourdes qui parcouraient la société fribourgeoise ou romande. Certains s'estiment heureux de voir que leurs enfants, à défaut de s'intéresser à la langue ancestrale, ne sont pas indifférents à leur région d'origine. Un informateur (10), sous-estimant quelque peu la pression sociale et surestimant sans doute la marge de manœuvre des familles, fait valoir que lui et sa femme ne voulaient pas imposer aux enfants une autre langue et qu'ils préféreraient leur laisser le choix – et il semble préférer une approche identitaire du fait patois contemporain. Une informatrice (11) souligne quant à elle qu'à défaut d'avoir légué le patois à ses enfants, elle leur en a transmis quelques traces, sous forme d'un français régional parfois parsemé de mots patois.

3. Ma fille parlait très bien patois quand elle était fillette; elle l'avait appris avec nous et je lui parle encore un peu.

5. Mes enfants, je ne leur ai rien appris en patois, même pas de petites choses. Je n'y ai même pas pensé!

6. Je parle très peu patois avec mes enfants. Mon fils, qui a 25 ans, aimerait bien qu'on parle plus. Il s'intéresse aux origines et est tout fier d'être gruérien – il a acheté le *Tintin* en gruérien. Il est très content de pouvoir dire quelques mots, mais ce sont juste quelques mots.

7. Mes enfants comprennent quand même beaucoup le patois, mais je n'ai pas causé patois avec eux. Ils me le reprochent un peu, mais j'étais dans la vie active... C'est surtout un de mes garçons qui dit « nom de dieu, tu aurais dû nous l'apprendre! ». Mais il aurait fallu aller contre le mouvement général. À La Roche, il y a des plus jeunes qui le parlent, à Pont-la-Ville aussi. Ça fait drôle – je ne sais pas ce qui les a amenés à garder ce patrimoine.

8. Avec mes enfants, je ne parle pas le patois.

9. Avec mon garçon et ma fille, je n'ai pas beaucoup parlé patois. Je leur disais de petites choses en patois, mais ils ont tout oublié. Je regrette un peu qu'ils n'en sachent pas plus, mais c'est ma faute... Encore aujourd'hui, avec leurs enfants, je m'amuse à dire quelques mots.

10. Je ne sais pas si j'aurais vraiment aimé transmettre plus le patois à mes enfants. Ce sont eux qui choisissent. Mon fils est passionné de latin, peut-être qu'il s'intéressera au patois plus tard. Je connais une famille, pas très loin, où les gamins parlent encore patois. À la Roche aussi, il y a des jeunes qui le parlent. Mes enfants, eux, ne vont pas garder tout ça, mais ils peuvent au moins se servir de quelques mots pour se démarquer, pour afficher leur identité.

11. Il y avait beaucoup de petites phrases que mes parents disaient pour s'amuser, ou dans un contexte de réprimande, parfois en mélangeant le patois et le français. Quelquefois c'est resté et j'utilise encore certains mots avec mes propres enfants – « Arrêtez de traverser la route comme des 'zenilles' ! » [poules]

13. L'aîné de mes fils comprend tout le patois, mais il ne le parle pas autant que son frère, qui est pourtant plus jeune. Je lui parlais parfois patois, mais il ne voulait pas répondre en patois, alors je n'allais pas l'obliger!

2.1.3. Amis et voisins : l'imprégnation dans l'enfance

Certains, en plus d'insister sur le rôle du milieu familial dans la transmission du patois, évoquent l'importance de l'environnement social plus global. Il peut s'agir des habitués du café du village, des voisins – lesquels, comme les parents, s'imaginaient parfois pouvoir utiliser le patois comme langue secrète. Plusieurs insistent sur le lien indissoluble entre patois et milieu paysan (en particulier le monde des armaillis) et illustrent, chacun à sa façon, la situation de diglossie qui prévalait dans leur jeunesse, ainsi que les phénomènes d'alternance entre le français et le patois. Un informateur (4), presque étonné de son audace, n'hésite du reste pas à recourir au terme 'bilingue' – concept prestigieux que les patoisants 'oublient' parfois de s'appliquer à eux-mêmes – pour décrire le contexte d'alors.

1. On était paysans, et avec les amis paysans, dans le monde rural, la base, c'était le patois. Des fois, on parlait patois dans un bistro avec des copains, et certains voisins parlaient patois avec moi. C'était plus souvent en français, mais quand même assez souvent en patois. Ce dépendait de ce qu'il y avait à dire, il n'y avait pas de règle.

4. Dans mon enfance, on baignait encore dans le patois. On l'avait comme une deuxième langue maternelle. Avec des gens qui ne parlaient que patois, on parlait patois. Mes parents étaient « teneurs de montagne », et avec les gens de la terre, on n'entendait parler que le patois. Très souvent, les gens s'adressaient à moi en patois – ou alors on ne faisait pas trop attention et on passait du français au patois. Dans ce sens-là, on était bilingues!

5. Avec des voisins qui passaient, et surtout avec des paysans du coin, mon père tenait la causerie en patois – c'étaient plus les hommes que les femmes qui parlaient patois. Je l'accompagnais beaucoup dans ses activités et j'en suis venu à bien comprendre le patois. Je ne sais pas s'il était fier de parler patois... Ça faisait simplement partie de sa vie.

6. Je suis né en Gruyère dans une commune essentiellement agricole et les gens, même s'ils s'adressaient aux enfants en français, parlaient beaucoup patois. Alors les enfants avaient vite fait de comprendre ce qu'ils voulaient dire. Je parlais parfois patois avec des enfants plus âgés, ou avec les voisins, mais j'en ai perdu l'habitude à l'école.

7. Je suis fier de parler patois, mais pour moi c'est naturel, ça fait partie de moi.

8. J'entendais tout naturellement le patois, parce que les gens se déplaçaient beaucoup à pied – souvent avec des outils sur les épaules – et ils parlaient avec nos parents quand ils passaient. On tendait l'oreille et petit à petit, on comprenait tout. Les adultes ne pouvaient plus rien cacher aux enfants. Ce n'était pas une volonté de notre part d'apprendre le patois, mais c'est à force de l'entendre qu'il est rentré. Et puis comme on voulait nous cacher des choses...

10. Au café, quand on jouait aux cartes avec les plus anciens du village, ils parlaient aussi bien patois que le français.

2.1.4. Capital symbolique et plaisir ludique – ce qui reste de la pratique du patois hors famille

S'agissant de la période contemporaine, certains font le lien entre milieu paysan et usage du patois, estimant que le patois leur permet une communication plus authentique avec les anciens, en vertu d'une connivence à la fois linguistique et sociale. Même après avoir exercé un autre métier, le fait de s'être jadis identifié au milieu paysan et d'en connaître les ressorts facilite une complicité immédiate. Ceci rappelle, comme l'explique Bourdieu, à quel point « l'effet de censure qui s'exerce sur le locuteur dominé et la nécessité pour lui d'adopter le mode d'expression légitime » – le français en l'occurrence – sont d'autant plus fortement ressentis que l'écart social entre les interlocuteurs est grand, « alors que cette contrainte disparaît entre détenteurs d'un capital symbolique et linguistique équivalent, par exemple entre paysans »⁷.

Par ailleurs, certains insistent sur le *plaisir* qu'ils ont à parler avec des gens qui maîtrisent vraiment le patois – ce qui, selon eux, semble parfois être le fait des seuls paysans –, comme s'ils estimaient perdre du temps avec des patoisants moins performants. On observe alors un phénomène qui peut accélérer le déclin d'une langue lorsque celui-ci est déjà entamé – et du reste aussi constaté dans la famille (voir 2.1.1, informateur 7). Dans ce qui apparaît comme un cercle vicieux, les locuteurs qui sont le plus à l'aise dans le parler local hésitent à partager leur langue avec des gens qui la manient moins bien, par impatience face à la lenteur des interlocuteurs, par purisme (intolérance face aux erreurs ou face au patois francisé), ou encore en raison du sentiment que la communication en patois, si l'un des interlocuteurs ne le parle pas couramment, ne peut être aussi précise qu'en français. Certains décrivent aussi la façon dont le manque de pratique du patois induit une baisse de qualité de ce dernier – ce qui ne fait qu'aggraver le cercle vicieux mentionné plus haut. Ils évoquent ainsi les quelques mots échangés avec des congénères, parfois sur un mode ludique, mais aussi en ayant recours au patois comme langue cryptique – selon un modèle éprouvé. Ils soulignent toutefois que les conversations tendent à tourner court, le français prenant vite le pas sur le patois. Ce dernier a du reste tellement disparu du paysage social que son usage peut susciter l'étonnement chez certains témoins – qui se retrouvent soudain en présence d'un événement presque anachronique.

Notons enfin que comme les informateurs sont majoritairement des conseillers communaux, ils soulignent volontiers les facilités qu'offre le patois pour communiquer avec certaines personnes dans le cadre de leurs activités au sein de la commune.

1. On est assez lié au monde paysan, et ça fait plaisir quand on entend le patois dans un bistro, les plaisanteries – même si on ne va pas leur dire « J'ai compris ce que vous dites »! J'aime bien le patois parce que ça donne un contact particulier, plus chaleureux, avec les personnes d'un certain âge. On se fait plus vite accepter. Et si je vais dans d'autres communes et que je parle patois, ça aide, le lien est plus vite fait.

⁷ Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Points, Paris, 2001, p. 115.

3. Avec mes collègues directs, jamais je ne parlais français. Quand les chefs venaient de Fribourg, au bout d'un moment, ils disaient « Vous ne pouvez parler une langue qu'on comprenne?! ». Dans le village, je dis parfois *bondzoa* et je vois tout de suite si les gens savent le patois ou non. Le patois facilite la communication.

4. Je pratique le patois occasionnellement avec des personnes âgées, par exemple avec une dame de 97 ans qui a bien connu le temps où les enfants étaient punis à l'école.

5. Quand il s'agit de parler patois, maintenant, j'abime un petit peu les mots, ou certains termes m'échappent. J'étais le dernier enfant et j'ai moins eu l'occasion de le pratiquer que d'autres et il y a des choses qui dorment un peu dans un coin dans le cerveau. Dans ma tranche d'âge, ils sont très peu à parler patois – ou alors ils parlent juste un petit peu et nous n'échangeons que quelques mots. Je sors un mot comme ça pour rire. Je n'ai pas l'occasion de parler, sauf dans le cadre des activités de la commune, pour contacter des personnes âgées de plus de 90 ans – je leur dis deux ou trois mots en patois.

6. Je suis en Sarine depuis vingt ans et ici, je n'ai pas vraiment de contact avec des gens qui parlent patois. J'ai des connaissances dans le village voisin avec qui j'échange deux ou trois mots, mais j'ai quand même oublié beaucoup de choses.

7. Avant, les gens causaient naturellement patois avec moi – le milieu forestier est proche du monde paysan –, mais maintenant, beaucoup de gens ne parlent patois que quelques fois par an. Je leur dis bien des choses en patois, comme « Qu'est-ce que tu fais ici », mais après ça ne suit pas! Les premiers mots sont en patois, mais ça passe vite au français. Moi, j'aime bien causer patois avec quelqu'un qui sait bien le patois. Je connais un gars de mon âge qui le cause vraiment bien, mais c'est l'un des seuls. À la commune, tout se passe en français, à part quelques mots – comme *Kemin i va?* [« Comment ça va? »]. Parfois, le patois me permet d'approcher des gens un peu marginaux, de les faire parler un peu. Si je ne leur cause pas en patois, ils ne causent pas trop. Une fois, une personne de la commune m'a demandé quelque chose en patois et il y avait quelqu'un à côté, qui n'osait pas trop rire, et qui a demandé « mais qu'est-ce que vous parlez, comme langue?! »...

9. Avec ceux de mon école, on parlait souvent patois et si je les revoie à un enterrement aujourd'hui, je leur parle patois. Mais dans le village voisin, les trois ou quatre personnes que je connais qui le parlent encore ont de la peine à suivre. On se dit quelques mots en patois, puis on passe au français... Pourtant, dans certains villages très paysans (comme Charmay, Vuadens ou La Roche), il y a quand même des fils de paysans qui parlent patois. Moi, je voulais être paysan, mais c'est mon frère qui l'est devenu, après un conseil de famille... Je regrette encore de ne pas être resté paysan, mais tous mes jours de congé, j'étais chez mon frère et pour causer vraiment patois, il faut que je puisse causer avec des paysans. Je suis toujours agriculteur dans l'âme, alors je peux me permettre des discussions avec eux – même si les fermes fusionnent et que les paysans sont maintenant obligés d'avoir un ordinateur...

10. De mon âge, nous ne sommes plus beaucoup à le parler – sauf pour rigoler, quand nous ne voulons pas que d'autres nous comprennent. Mais quand même, les gens de ma génération le comprennent quasiment tous. Je ne sais pas si je dirais que je suis 'fier' de la parler, mais c'est intéressant de le connaître. Parfois, les gens sont étonnés de nous entendre et même ceux qui ne comprennent plus vraiment aiment ça! Aujourd'hui, j'entends encore le patois chez quelques oncles ou chez des agriculteurs, et si je leur dis bonjour en patois, ça continue en patois. Ces gens apprécient qu'on le parle encore, qu'on le sache encore – même si des fois on ne prononce pas correctement.

On note, chez deux informateurs, une fierté pour le patois qui se traduit parfois par de petites provocations ayant un goût de revanche sociale. Le premier, qui a été contrôleur de train, explique qu'il s'amusait parfois à parler patois avec un collègue patoisant. S'il n'y avait pas de militantisme caractérisé, il s'agissait bien, par ce type de gestes, de rappeler symboliquement, au cœur d'un environnement largement indifférent, que la langue vernaculaire était bien vivante, et, sans doute, de se délecter de certaines réactions des voyageurs –

le statut que confirme l'uniforme de contrôleur pouvant ajouter à la portée de la « leçon » prodiguée aux voyageurs.

[x]. J'ai toujours été fier de parler patois. Je n'ai jamais été gêné. Au contraire, des fois, je faisais exprès de parler patois dans certaines situations. Parmi ceux qui faisaient le contrôle dans les trains, nous étions quelques-uns à parler le patois. Avec l'un de mes collègues, on commençait chacun à un bout du train et on se retrouvait en première classe, au milieu du train, et alors on parlait patois. Les gens nous regardaient – « Mais vous parlez quelle langue?! » Il y en a qui auraient été gênés, mais pas moi...

Le second informateur explique quant à lui comment il s'est un jour 'vengé' de l'impolitesse de deux visiteurs qui s'étaient mis à parler allemand entre eux alors que la langue commune du groupe de personnes présentes était le français. Il avait alors décidé de ne plus parler que patois avec l'ami patoisant qui l'accompagnait. Par la leçon qu'il administrait, il recouvrait ainsi sa dignité sociale face à ceux qui avaient eu la prétention de penser qu'ils pouvaient asseoir symboliquement leur autorité en utilisant la langue dominante en Suisse – parce qu'ils se savaient les représentants d'une classe ou d'une légitimité sociale supérieures. En se plaçant délibérément sur le terrain de l'exclusion symbolique (celui qu'avaient choisi avant lui deux des personnes présentes) à des fins pédagogiques ou 'politiques', il transformait ainsi l'état d'infériorité sociale du patois en une forme de supériorité morale. On remarque du reste que, d'après l'informateur, c'est un Romand qui avait pris l'initiative du changement de langue, comme si, ayant intériorisé la hiérarchie des langues en vigueur en Suisse, il souhaitait asséner à son compatriote francophone la preuve de l'inutilité, pour tout locuteur d'une langue dominée, de résister à la domination. Mal lui en avait pris...

12. Avec mon voisin, je ne me rappelle pas avoir jamais parlé français. Avec mes activités, je vois parfois des gens avec qui je ne parle que patois. Récemment, un monsieur du village d'à côté est venu et on n'a pas utilisé un seul mot de français, même pas « salut »! Et avec certains, au téléphone, c'est toujours en patois, même pour donner les dimensions – on a appris les tables de multiplication en français, mais les chiffres suivent en patois! Mais avec des gens qui parlent patois, dès qu'il y a du monde qui ne comprend pas le patois, je parle français, par politesse, par respect – et certains disent « Continuez! On aimerait bien vous entendre parler plus! ». Pourtant, une fois, c'est l'inverse qui est arrivé. On était quatre, moi-même, un ami avec qui je parle patois, un autre Romand et un Suisse allemand directeur de vente d'une société, qui était son chef. On discutait tous en français du matériel, puis le Romand s'est mis à parler en allemand avec son chef. Je l'ai laissé causer un peu et j'ai dit à mon ami avec qui je parle patois « À partir de maintenant, plus un mot de français! ». On s'est mis à parler patois – on disait des choses sur les Suisses allemands en patois, mais sans vraiment rire d'eux personnellement... Les deux autres n'y comprenaient rien et on ne les a plus entendus causer. S'ils avaient pu, ils se seraient cachés sous la pile de pneus tellement ils avaient honte!

Observons pour terminer que le jeune fils de cet informateur met également en avant sa fierté pour sa langue. Et bien qu'il se sente quelque peu esseulé, il peut mettre en place, avec ses pairs, une forme de sensibilisation au fait patois – même si, contrairement à son père, il ne peut guère avoir de réelles conversations avec des congénères.

15. Je me sens parfois un peu isolé, mais je suis fier de parler patois et les autres jeunes me demandent parfois « Comment on dit ça? » ou « Qu'est-ce que ça veut dire? ».

2.2. L'école au cœur de la domination linguistique

2.2.1. Entre paires de claques et malaise : comment « désapprendre » le patois?

S'agissant de la pratique du patois à l'école, tous les informateurs n'ont pas connu des mécanismes les plus brutaux de répression, tels qu'ils étaient en vigueur depuis l'interdiction officielle de l'emploi du patois dans les écoles fribourgeoises en 1886⁸. Mais trois personnes évoquent les paires de gifles, ou des châtiments moins corporels – comme la punition consistant à copier une phrase des dizaines de fois. Lorsqu'un informateur évoque le sentiment d'absurdité qu'il ressentait lorsque ses parents le réprimandaient *en patois* pour avoir parlé patois à l'école, on comprend mieux la tension sociale et linguistique qui a été celle de toute une génération francisée à la hussarde, ainsi que l'alternative intenable devant laquelle étaient placés les parents : ils souhaitaient pour leurs enfants une ascension sociale qui, selon les critères de l'époque, ne pouvait passer que par l'éradication de la diglossie, mais ils restaient attachés à l'emploi du patois, dont la disparition ne pouvait guère être anodine et n'allait pas sans une violence symbolique très marquée. Les anecdotes qui décrivent les petites ou grandes humiliations passées sont parfois racontées sur le ton de la plaisanterie, et dans une société où la punition corporelle était la norme, l'application de cette norme à des phénomènes d'ordre linguistique a pu paraître peu originale, mais si la plupart refusent de se poser en victimes traumatisées par la guerre des langues, une certaine amertume demeure parfois bien perceptible. Ces témoignages rappellent en tout cas à quelle point le « marché scolaire » – variante du marché linguistique tel que défini par Bourdieu –, est « dominé par les produits linguistiques de la classe dominante » et qu'il tend à « sanctionner les différences de capital préexistantes ».⁹

1. À l'époque de mon père, le patois était toujours interdit à l'école. C'était la mainmise de l'institution scolaire et beaucoup de régents ne comprenaient pas le patois.

2. Mes parents parlaient patois et j'ai dû apprendre le français à l'école. Ce n'était pas très marrant. Les instituteurs ne savaient pas le patois. À l'époque, les maîtres étaient très sévères, c'était comme ça! On recevait des claques, alors après, je me suis faite au français... Enfant, on apprenait très vite le français, et par la suite, j'ai fait l'école normalement, mais on n'appréciait pas tellement les punitions...

3. À l'école, on parlait souvent patois, mais on avait des punitions – il fallait copier des choses. Le patois était dénigré par une certaine classe de personnes. Il y avait des moqueries. Tous les régents n'étaient pas contre, mais beaucoup.

8. C'était interdit de parler patois à l'école. Il y avait des consignes qui venaient de la Direction de l'instruction. Parler patois, c'était considéré comme « malmener, déformer notre langue française » et certains disaient « Eux, avec leur patois! ».

9. À l'école, il y avait une loi à Fribourg qui interdisait le patois. Il ne fallait pas parler patois, sinon, il fallait faire des copies, par exemple écrire 50 fois « Je ferai l'effort de ne plus parler patois ». De temps en temps, on s'oubliait... C'étaient souvent les mêmes qui étaient punis, parce que beaucoup parlaient déjà français en arrivant à l'école – mais pas tous, certains enfants ne comprenaient pas un mot à sept ans! Il fallait bien leur parler quand ils arrivaient à l'école... Ce qui était drôle, c'est que nous nous faisons engueuler par nos parents *en patois*, parce que nous avons parlé *patois* à l'école et qu'il ne fallait pas... Certains régents étaient plus

⁸ Voir Gadiant, Irma, « „Ein lächerlicher Sprachenmischmasch': Dialekte und Sprachvorstellungen im Kanton Freiburg Ende des 19. Jahrhunderts », *Revue transatlantique d'études suisses*, 1, 2012, p. 33-56.

⁹ Bourdieu, *op. cit.*, p. 94.

compréhensifs, d'autres plus intransigeants – deux claques et puis au revoir! Une fois, le régent nous avait demandé les noms en 'ou' qui prennent un 'x' au pluriel et pour faire une blague, j'ai soufflé à celui qui devait répondre un mot en patois – et c'est un troisième qui avait reçu la claque...

10. Il y a une période où on interdisait de parler patois à l'école. Il fallait parler français parce que les gens apprenaient le patois avant le français!

D'autres informateurs évoquent aussi la situation générale dans la société, qui rendait très forte la pression à la francisation, l'oppression était peu à peu intériorisée tant par les élèves que par les parents. Tous finissaient par accepter que seul le français puisse être paré d'un véritable prestige – celui d'une langue qui mérite de durer. Ils évoquent la fierté chancelante lorsqu'il s'agissait de parler le patois et qu'il devenait clair que celui-ci n'était pas une langue qui permettait se 'distinguer', ni dans le sens bourdieusien d'élévation dans l'échelle sociale symbolique, ni même dans celui d'une volonté de se démarquer de ses pairs dans le processus de construction identitaire individuel. Le stigmate lié à l'utilisation d'une langue réputée imprécise, corrompue ou arriérée, même s'il est rétrospectivement minimisé par les patoisants, est bien réel. On sent également poindre la colère chez ceux qui regrettent que les autorités aient interdit l'usage du patois – au lieu de l'encourager.

1. Même de mon temps, le patois était resté un peu tabou. Je peux comprendre qu'on l'interdise à l'école, mais en dehors, on aurait dû continuer à le parler!

3. Certains avaient lancé une action contre le conseiller d'État fribourgeois Joseph Piller, qui voulait interdire encore plus le patois dans les écoles, parce que c'était prétendument néfaste pour les enfants. Peut-être qu'il y avait un petit côté néfaste, mais si les autorités avaient vraiment voulu, les enfants auraient pu apprendre le patois à l'école aussi – de la même façon que maintenant ils apprennent l'anglais et allemand!

6. Quand on était à l'école primaire, c'était un peu une fierté de parler patois. C'était un 'plus' par rapport à quelqu'un de la ville qui ne le connaissait pas, mais quand on arrivait à l'école secondaire, ceux de Broc ou de Bulle – qui ne parlaient pas patois – nous prenaient un peu de haut. Pourtant Bulle était une petite ville...

8. On sentait encore le rejet et on n'était pas spécialement fiers à l'idée de pouvoir parler patois. En tout cas, on n'avait pas le souci de savoir s'il allait disparaître ou non.

12. C'est vraiment une connerie qu'ils ont faite en interdisant le patois et en faisant copier des punitions! Moi j'en veux à ces gens qui l'ont interdit. Honnêtement, je trouve que c'était n'importe quoi.

2.2.2. Une interdiction devenue caduque, surtout en Sarine

Sans banaliser la question, une autre catégorie d'informateurs affirme que de toute façon, dans leur enfance, la pratique du patois avait tellement baissé que les instituteurs n'avaient déjà plus besoin de l'interdire de façon active. Le patois n'avait certes pas disparu, mais il s'agissait plutôt de traces de patois et la discrimination du patois et des patoisants, devenue plus diffuse, n'était plus perçue comme violente.

1. À l'école, il n'y avait déjà plus personne qui ne parlait pas français en arrivant, et dans notre petit village de Haute-Gruyère, on n'était que deux ou trois fils de paysans.

5. À l'école, on se disait très peu de choses en patois. Il s'était déjà perdu et j'étais le seul à bien le savoir. Mais quand j'ai fait l'école d'agriculture, il y avait des gens de la Gruyère qui le parlaient beaucoup.

7. Ma grand-mère maternelle ne parlait pas très bien français, mais je n'ai pas entendu qu'elle se soit fait punir à l'école. Moi-même, je n'ai jamais été témoin de cela non plus, même si notre maître ne comprenait pas du tout le patois et que certains élèves parlaient encore bien patois en commençant l'école. En tout cas, comme je parlais déjà français, je me suis bien adapté.

8. Chez nous, les jeunes n'étaient pas nombreux à parler patois – contrairement à ce qu'on voyait en Gruyère –, et on ne disait pas grand-chose en patois.

[x]. Entre jeunes, on ne parlait pas patois – sinon un mot ici ou là, pour rigoler. Le français était déjà bien implanté. À l'école, il y avait peut-être des grands qui disaient quelques mots de patois à la récréation, mais ils savaient le français en commençant l'école – ce qui n'était pas le cas de leurs parents. Ensuite, quand j'étais instituteur, les élèves que j'ai eus ne parlaient plus du tout patois. En tout cas, il n'y avait plus besoin de l'interdire.

2.3. Le patois à l'armée, langue intégratrice et cryptique

Le service militaire est parfois cité comme lieu d'épanouissement – relatif – du patois. Des solidarités régionales – en particulier gruériennes – semblent s'être formées, dans lesquelles le patois jouait un rôle certain, qu'il soit parlé effectivement ou simplement évoqué comme symbole identitaire. Il servait ainsi de langue intégratrice (supra-)cantonale, voire confessionnelle, les représentants de cantons catholiques – Valais et Fribourg – étant des cantons encore patoisants, tandis que les recrues protestantes proviennent de cantons où les parlers francoprovençaux ont disparu depuis longtemps (Vaud, Genève). Le patois faisait aussi office de langue cryptique – surtout dans certaines unités –, lorsqu'il s'agissait de parler une langue que d'autres ne comprennent pas, en particulier les officiers. Au-delà de l'humour potache, il est cocasse de constater que certains de ceux qui ont entendu leurs parents utiliser le patois pour ne pas être compris de la jeune génération ont utilisé à leur tour le patois à cette fin. Il semble aussi que jadis, certains aient évoqué, sur le ton de la boutade, les vertus du patois gruérien comme langue secrète indéchiffrable – et donc utile pour tout service de contre-espionnage.

3. À l'armée, il pouvait arriver que certains parlent patois pour ne pas que les officiers comprennent, mais ça dépendait où vous étiez. Dans l'infanterie, avec les chevaux, il y avait beaucoup de paysans et d'ouvriers, et le patois était très utilisé. Mais moi-même, j'étais dans les renseignements. C'était un autre milieu. Indépendamment de la question du patois, je me rappelle qu'entre Valaisans et Fribourgeois, on s'entendait toujours bien – on avait un peu la même mentalité – alors que les Vaudois et les Genevois nous tiraient la gueule.

4. Au recrutement, on avait des officiers suisses-allemands, mais nous, les simples soldats, on n'était pas mélangés avec des Suisses allemands (sauf dans certaines armes) et on restait entre Romands. Ça m'est donc arrivé d'entendre le patois à l'armée, en particulier avec les paysans qui s'occupaient des chevaux – on m'avait placé avec eux parce que mon père était paysan. Certains parlaient d'autant plus volontiers le patois que la plupart des officiers ne le savaient pas. On raconte même que pendant la mobilisation, lors de la Seconde Guerre mondiale, il n'y avait pas besoin de coder les communications dans les bataillons gruériens, qu'il suffisait de parler patois, qui était la langue de substitution...

5. Au service militaire, je m'étais retrouvé avec quelqu'un de la Gruyère qui parlait patois, et on se parlait parfois patois quand on ne voulait pas que les autres comprennent. D'autres, qui parlaient aussi patois, se prenaient au jeu, c'était rigolo. À l'appel, il nous arrivait souvent de dire en patois des choses comme « Celui-là il commence à m'emmerder » ou « Avec la tête qu'il a, il ne peut pas faire autrement »...

6. À l'armée, sur mes papiers, ils ont vu 'Gruyère' et ils m'ont mis avec des fusiliers de montagne gruériens. Au début, ils se moquaient de mon patois hésitant, mais quand ils ont vu que je comprenais tout, j'ai tout de suite été accepté et intégré.
7. À l'armée, on ne parlait pas beaucoup patois, car il y avait beaucoup de Vaudois et peu de Fribourgeois, mais parfois le patois servait de langue secrète...
9. À l'armée, on disait parfois que les services secrets marchaient en patois. Ce sont souvent des Fribourgeois qui racontaient ce genre de blagues, pour mener une petite guéguerre à ceux qui venaient d'autres cantons.
10. À l'armée, certains parlaient patois pour ne pas être compris, mais ça dépendait de la section où vous étiez.

2.4. L'aisance en patois – (Auto-)évaluation et réflexions

Les entrevues se déroulaient en grande partie en français, mais dans la deuxième moitié de l'interview, je demandais systématiquement aux informateurs de me donner un échantillon de patois oral. Pour les mettre à l'aise, j'expliquais qu'il ne s'agissait pas d'un 'examen' – en tout cas pas de l'interviewé, tout au plus de l'intervieweur – en précisant que je souhaitais voir dans quelle mesure je comprenais leur parler. En général, je les informais à ce moment que si je m'intéressais aux patoisants fribourgeois, c'était aussi parce que dans ma famille, on pratiquait – ou avait pratiqué – un patois semblable. Selon le cas et la tournure de la discussion, je donne des détails plus ou moins fournis sur mon histoire familiale ou sur mes activités de traducteur de bandes dessinées, ces précisions étant susceptibles de susciter des réactions significatives. Cette partie de l'interview ne se faisait pas uniquement sur le mode du monologue, mais pouvait se poursuivre sur le mode de la conversation 'discordante'. Il s'agissait alors de pratiquer l'intercompréhension, de recourir à mes compétences linguistiques dites 'passives', soit la possibilité de comprendre la langue de l'autre tout en étant incapable de la parler¹⁰. La proximité entre les variantes fribourgeoises de francoprovençal et la variante que je connais (le bressan) est en effet assez grande pour m'avoir permis de saisir le sens global des réponses, sinon chaque détail. Je posais donc aux informateurs des questions en français et les invitais à répondre en patois¹¹. Cette partie de l'interview visait principalement à recueillir des informations sur l'aisance des informateurs dans leur pratique orale du patois :

- spontanéité des réponses et fluidité du rythme;
- hésitations, rapidité à trouver un mot ou une expression appropriée;
- degré de francisation de l'intonation ou de la prononciation; *r* roulé ou non;
- *code switching* (alternance codique), en particulier concernant lorsqu'il est question de sujets jugés peu appropriés à l'utilisation du patois;

¹⁰ Il s'agit en l'occurrence d'intercompréhension asymétrique, puisque les interlocuteurs pourraient converser sans problème en française. Pour François Grin, l'intercompréhension est « la faculté, pour des locuteurs de langues maternelles différentes, de tabler sur leurs compétences réceptives dans les langues des autres pour se comprendre mutuellement »; Grin, François, « Pourquoi l'intercompréhension », dans: Contie, Virginie, Grin, François (dir.), *S'entendre entre langues voisines : vers l'intercompréhension*, Genève: Georg, 2008, 17-30, p. 18 pour la présente citation. S'agissant d'intercompréhension en présence de francoprovençalophones, voir en particulier Matthey, Marinette, « Comment communiquer sans parler la langue de l'autres? », dans: Contie / Grin, *Ibid.*, p. 114-129.

¹¹ Il a aussi été question d'intercompréhension plus intégrale, lorsqu'à mon tour je parlais ma variante de francoprovençal, pour mieux observer dans quelle mesure les informateurs étaient enclins à percevoir leur parler comme une variante du francoprovençal; voir chapitre 3.

- *code mixing* (mélange codique) de type lexical – emprunt plus ou moins provisoire d'un mot français (avant éventuellement de retrouver et d'utiliser un mot patois jugé adéquat);
- *code mixing* de type morphologique – par exemple utilisation d'un participe passé français [*trouvé* pour *trouvâ*] dans une phrase par ailleurs conforme aux codes grammaticaux du parler concerné; emploi de prépositions ou de conjonctions empruntées au français, sans adaptation phonétique, etc.;
- utilisation répétée – et manifestement consciente – de certains mots considérés comme des marqueurs linguistiques 'typiquement' patois (*galèzament* [« joliment »]), ce qui peut témoigner d'une volonté d'authenticité, d'un souci didactique, mais aussi d'un vocabulaire restreint ne permettant pas d'exprimer toutes les nuances voulues.

Je demandais aux informateurs de me raconter une 'journée typique' de leur enfance, du lever au coucher, ou une 'année typique'. Pour prolonger la conversation, je les invitais au besoin à évoquer leur dernier repas ou l'aménagement de leur maison. Dans un cas, un informateur m'a convié à partager une fondue fribourgeoise (moitié gruyère, moitié vacherin), et je lui ai demandé d'en expliquer la préparation en patois. Les thèmes abordés de façon assez récurrente ont ainsi été les suivants : étapes de la confection du fromage (traite des vaches, transport du lait à la laiterie, vente); *poya* et *rindya* (montée à l'alpage et retour d'alpage), travaux dans les champs et qualité des récoltes; chemin emprunté pour aller à l'école; nourriture et cuisson du pain; jardin potager et marché; chauffage et éclairage dans les anciennes maisons; fêtes diverses (en particulier la 'Bénichon', fête patronale villageoise après la désalpe). Ce type de communication s'est révélé efficace, malgré les risques de « bégayement conversationnel » ou de « flou référentiel » qu'évoque Matthey.¹²

Schématiquement, en l'absence de relevés précis, on peut affirmer que deux tiers des informateurs parlaient de façon très fluide, et qu'un tiers avaient plus de difficulté. Parfois, les personnes interviewées se livraient à des auto-évaluations qui témoignaient d'un sentiment d'insécurité linguistique, le manque d'aisance pouvant révéler un manque de pratique dans les dernières années (ou décennies) ou être le signe qu'un locuteur, même lorsqu'il était plus jeune, n'a jamais acquis un degré de maîtrise comparable dans l'usage actif du patois que dans celui du français. Certaines réponses thématisent ainsi le manque de fluidité, mais expriment également parfois un certain purisme ou la crainte de ne pas parler le 'vrai patois', de ne pas être un digne représentant de la culture régionale. Par ailleurs, certains, bien que parlant de façon fluide, constatent qu'ils ne savent pas comment dire en patois tel ou tel mot français. Ceci peut signaler que, dans une situation plus spontanée que celle d'une entrevue, ils auraient tout simplement emprunté le mot français sans problématiser cet emploi, comme lorsqu'un informateur parlant très spontanément s'interrompt brusquement dans sa description de la montée vers l'alpage pour dire « Je ne sais pas comment on dit 'altitude' ».

(5) C'est un peu difficile de parler. Il faut se remettre dans le coup, mais ça va...

(6) Il faut utiliser les bons mots... Et puis pour utiliser l'imparfait, c'est compliqué. J'ai pas mal oublié.

(8) Je veux que ce soit juste, je ne veux pas raconter des histoires... Je n'ai pas beaucoup l'habitude d'expliquer des choses comme ça. [...] J'ai tâtonné un peu, mais ça me fait bien plaisir de savoir que quelqu'un s'intéresse à tout ça.

¹² Matthey, *op. cit.*, p. 124.

(10) Je ne sais pas si j'ai tous les mots justes... Il y a plein de mots spéciaux – mon oncle avait des mots très particuliers.

Certains informateurs parlaient sans jamais se demander si je suivais, voire en surestimant ma capacité à tout comprendre même lorsqu'ils parlaient à un rythme très soutenu – mes hochements de tête bienveillants pouvant être perçus comme le signe que la communication fonctionnait parfaitement. Il m'arrivait toutefois d'interrompre l'interlocuteur pour m'enquérir du sens d'un mot-clé.

D'autres informateurs s'assuraient au contraire que je suivais bien, me demandaient si je comprenais tel ou tel mot, ou me donnaient d'emblée la traduction d'un mot particulier dont ils estimaient que je ne pouvais pas le connaître. Ils faisaient aussi parfois preuve d'une réflexion métalinguistique plus poussée en thématissant l'existence de certaines différences entre le français et leur parler, au niveau lexical et/ou phonétique. Ainsi deux informateurs m'ont spontanément fourni des détails sur la prononciation de certaines voyelles, heureux de souligner l'originalité de leur langue – « Il y a deux sortes de 'a' et de 'o', et en plus, il y a un son qui est situé entre 'o' et 'a'! ». Et à trois reprises a été évoquée la différence – infime pour une oreille peu habituée – entre *on o*¹³ (« une abeille ») et *on a* (« un œuf »).

Par ailleurs, un informateur a évoqué le fait que les toponymes français actuels n'ont souvent ni sens ni lien apparent avec la nature environnante. Ainsi les noms des localités de Neirivue et Albeuve apparaissent peu parlants alors que pour un patoisant, les noms francoprovençaux originels sont limpides, *Nèriouè* signifiant « eau noire » et *Albiouè* « eau blanche ». Certains thématissent aussi l'évolution du patois selon la génération, rappelant que si, aujourd'hui, les patoisants disent *Friboua* pour Fribourg, les anciens disaient *Furboua*.

¹³ Ce mot est issu directement du latin *āpis*, fait très rare, tant dans la zone francophone que dans le domaine francoprovençalophone, alors qu'« abeille » vient du diminutif *āpicūla* (« petite abeille »).

3) REPRÉSENTATIONS DE LA DIVERSITÉ ET DE L’UNITÉ DU FRANCOPROVENÇAL

3.1. Une conscience ‘pan-francoprovençale’ embryonnaire

3.1.1 Les réactions à la distance/proximité avec le bressan

Pendant les entretiens en patois, afin de recueillir ‘à chaud’ des éléments sur la perception spontanée que les informateurs peuvent avoir de la proximité entre diverses variantes du francoprovençal, je leur demandais de me donner, dans leur parler, les noms de certains animaux domestiques ou phénomènes météorologiques, et je leur donnais l’équivalent en francoprovençal bressan. Dans de rares cas, pour évaluer les possibilités et les limites de la ‘convergence’ entre francoprovençalophones d’origine différente, il m’est arrivé de poursuivre une conversation sur le mode de l’intercompréhension complète, en utilisant pendant quelques phrases le bressan, et non plus le français¹⁴. Voici les couples de mots dont il a été régulièrement question – à la suite de questions directes de ma part, ou d’informations que j’apportais à l’apparition de tel ou tel mot. On peut répartir ces couples en deux catégories. La première comprend les termes qui soulignent la proximité (la transparence) entre les deux variantes; sans être assez nombreux pour fournir rapidement des règles de correspondance phoniques, ils étaient néanmoins susceptibles de montrer clairement qu’il existe un certain degré d’intercompréhension spontanée entre les deux. La seconde catégorie comprend des termes qui mettent en évidence la distance (l’opacité) :

1. **proximité** (Fribourg / Bresse) : *vatse / vashe*¹⁵ (« vache »); *tsevô / shevô* (« cheval »); *pyodze / plouzhe* (« pluie »); *lou ba / lou bouë* (« le bœuf »); *vi / vé* (« veau »); *muthon / moton* (« mouton »); *tavon / tavin* (« taon »); *tsivra / thyevra* (« chèvre »); *goutô / gueutô* (« repas de midi »), *dou-duvè / deu-douve* (« deux » [masc.-fém.]); *tsathi / shôté* (« château »); *pè / pa* (« cheveu/x », « poil »); *titha / téta* (« tête »); *pti dè / pte da* (« auriculaire »); *fafyoule / fafyeule* (« haricots »); *a mèti / a metya* (« à moitié »); *écoula / ékeula* (« école »); *monseu / monsu* (« monsieur »)

2. **distance** (Fr. / Br.) : *counel / lapin* (« lapin »); *dzenille / poulalye* (« poule »); *tsambèta / zhèbyon* (« jambon »); *bouèbo / gachon* (« garçon »); *furi / renouvelé* (« printemps »); *èga / cavala* (« jument »).

¹⁴ Dans ces conditions artificielles, il était impossible de prolonger l’expérience assez longtemps pour observer (chez mes interlocuteurs ou chez moi-même) les modalités d’une réelle ‘convergence’. Idéalement, il aurait été possible (et certes complexe) d’étudier la façon dont l’un des locuteurs (ou les deux) aurait cherché consciemment à adopter l’autre langue, ou plutôt à l’adapter, et on aurait donc été en mesure d’étudier l’éventuelle émergence d’une ‘interlangue’ (voire, très théoriquement de deux interlangues). Sur un mode d’intercompréhension ‘dynamique’, chacun aurait pu modifier certains aspects de sa langue pour la rendre plus compréhensible à l’autre, et dans cet ‘entre-les-langues’ serait apparue l’interlangue comme « troisième langue » ayant « sa propre grammaire », différente de la grammaire des deux langues de référence, une langue qui évoluerait par simplification ou « surgénéralisation » (extension d’une règle à des structures auxquelles elle ne s’applique généralement pas); voir Chardenet, Patrick, « Approches multilingues et francophonie : intercompréhension et interlinguisme », dans : Contie / Grin, *op. cit.*, p. 151-167, p. 161 pour la présente référence.

¹⁵ Les graphèmes *sh* en bressan et *th* en fribourgeois servent à noter une consonne interdentale sourde, fréquente dans certaines régions du domaine francoprovençal, proche du son *th* de *thing* en anglais; le graphème *zh* en bressan note un son proche du *th* sonore de *that*.

Les cas de complète adéquation entre le bressan et le fribourgeois existaient également : *travô* (« travail »), *rata* (« souris »), et surtout *cayon* (« cochon »). Ce dernier mot, souvent connu des non-patoisants de la zone francoprovençalophone – et utilisé ironiquement en français –, fait office de marqueur identitaire régional très repérable et est apparu idéal pour évoquer plus ou moins directement l’idée que les variantes fribourgeoise et bressane participent de la même langue – même si certains ajoutaient que dans le canton de Fribourg, on utilise aussi beaucoup *pouè* (« porc »). Ces exemples ont donné lieu, de la part des informateurs, à divers commentaires, en français ou en patois, prenant acte de la proximité entre les langues, avec plus ou moins de conviction ou d’étonnement : « c’est quand même un peu pareil »; « c’est beaucoup la même chose »; « c’est à peu près la même chose », etc.

On note toutefois que les réactions d’étonnement étaient mesurées et qu’elles n’ont jamais mené à des réflexions du type « c’est vraiment la même langue! », soit parce que la ‘preuve’ de la proximité n’apparaissait pas assez manifeste, soit parce que la question d’une unité supralocale est finalement jugée peu pertinente ou d’ordre strictement spéculatif. L’impression qui se dégage est que le cadre de référence linguistique habituel – tout ou partie du canton de Fribourg – reste le seul valable, ou en tout cas qu’il est suffisant pour assurer une forme de sérénité identitaire. La perspective d’avoir à insérer le parler local dans une langue plus vaste – et donc dans un autre type de discours identitaire – n’a pour les informateurs rien de particulièrement alléchant, et elle ne correspond en tout cas à aucune urgence d’ordre intellectuel ou émotionnel.

Un informateur (12) à qui j’ai lu un passage d’un album de *Tintin* en bressan¹⁶ a toutefois déclaré que certes des mots lui échappaient, mais « pas des montagnes », ajoutant que « quand on commence à regarder de près, on voit les ressemblances! ». Et quand, évoquant un autre mot-emblème, je lui ai dit que *équevelye* signifiait en Bresse et en région lyonnaise « ordures » (« équevilles » en français régional), il n’a certes pas trouvé d’équivalent dans les parlers fribourgeois, mais il a spontanément rapproché le terme d’un mot valaisan de sonorité et de sens voisins, faisant ainsi preuve d’une sorte de conscience ‘pan-francoprovençale’.

Ceci rappelle le caractère très subjectif de la perception de l’‘autonomie’ des langues. En s’appuyant sur la difficulté à préciser la langue d’usage de Christophe Colomb, tant étaient nombreuses les variantes qu’il employait, et tant le continuum entre langues romanes pouvait à l’époque donner l’impression d’une unité linguistique, Claire Blanche-Benveniste souligne que « des parlers différents peuvent être ressentis comme foncièrement distincts ou, au contraire, comme participant de la même langue, selon des critères assez complexes¹⁷ ».

Terminons en précisant qu’avec d’autres informateurs, dans le fil de la conversation, il m’est parfois arrivé de préciser que le mot ‘panosse’ (français standard : ‘serpillère’), souvent considéré en Suisse comme l’archétype du mot romand que les Français ne comprennent pas, était la transcription d’un mot francoprovençal qu’on retrouve dans toute la zone, sous sa forme patoise comme sous sa forme francisée. Au-delà de la question de la proximité entre les variantes bressane et fribourgeoise du francoprovençal –

¹⁶ Hergé, *Le pèguelyon de la Castafiore* [traduction en bressan par Josine et Manuel Meune], Tournai: Casterman, 2006.

¹⁷ Blanche-Benveniste, Claire, « Comment retrouver l’expérience des anciens voyageurs en terres de langues romanes », dans : Contie / Grin, *Ibid.*, p. 33-51, p. 37 pour la citation.

laquelle n'a pas semblé intéresser outre mesure les informateurs –, la conversation a donc parfois dérivé vers le phénomène du français régional, sur lequel certains se montraient plus disert.

3.1.2. Les hypothèses sur l'origine et la nature des patois fribourgeois

À un certain moment de l'entrevue – en général après avoir observé les perceptions du bressan –, je demandais aux informateurs quelle était, selon eux, l'origine des patois fribourgeois. Je leur proposais parfois deux réponses possibles (« une sorte de français » / « une langue complètement différente ») afin d'amorcer la réflexion et d'élargir le champ des réponses possibles. Je leur demandais ensuite s'ils avaient entendu le terme 'francoprovençal' et leur donnais généralement quelques informations sur la vision des linguistes et sur l'étendue géographique du francoprovençal.

- Une origine méridionale mystérieuse et une géographie nébuleuse

Les théories sur l'origine du patois sont à la fois variées et ingénieuses, mais elles sont souvent avancées avec prudence par les informateurs (« pour moi », « je dirais », « je n'ai pas approfondi la question », etc.), qui semblent deviner que leurs hypothèses ne correspondent guère aux théories 'officielles' des linguistes, ou qui admettent ne jamais s'être interrogés sur ces questions. Les langues sollicitées sont le latin – un informateur (4) fait référence à l'étymologie pour illustrer précisément la proximité du patois et du latin –, mais aussi l'italien, la langue d'oc, le grec et l'allemand – une personne (10) insiste sur la proximité de la frontière des langues pour expliquer sa perception¹⁸. Quelques-uns utilisent la notion de 'mélange' pour expliquer la naissance de leur patois, mais d'autres insistent sur le fait qu'il s'agit bien d'une langue distincte du français, ou qui constitue en tout cas un stade antérieur du français, voire comme un stade inférieur – « avant qu'on n'apprenne bien le français » (5). Certains évoquent du reste moins l'origine de leur parler que les qualités intrinsèques qu'ils prêtent à une langue particulièrement ancienne : concision, sens de l'image, humour particulier, sonorités et – prétendue – non traduisibilité, etc.

Aucun informateur n'a vraiment d'idée précise de ce qu'est le francoprovençal – même si certains ont été exposés au terme – ni de l'étendue de son domaine – certains évoquant l'Italie ou la Provence, avec un tropisme méridional que renforcent les connotations imposées par le mot 'francoprovençal' lui-même. Un informateur (9) qui a entendu le terme le perçoit manifestement comme extérieur à son champ d'expérience et suggère que ce sont surtout les Français – et non les Suisses – qui encourageraient l'utilisation de ce terme.

L'une des difficultés pour préciser l'étendue du domaine est liée au fait que, comme le montrent les linguistes, la délimitation de 'frontières linguistiques' est en soi arbitraire – sans compter qu'elle peut avoir une dimension politique. Car même si, techniquement, ces frontières correspondent à une densification d'isoglosses, à une sorte de faisceau de lignes de démarcation linguistique, ces lignes ne se recoupent pas toujours et font en sorte que le sentiment de changement graduel peut prendre le pas sur la perception d'une modification abrupte du paysage linguistique. Ainsi, comme le suggère un informateur (3), le continuum qui existe entre les langues romanes est tel que la notion même de domaine linguistique peut

¹⁸ Précisons que l'influence de l'allemand est finalement peu marquée – et sans doute pas plus qu'en français régional –, même si certains mots emblématiques, comme *bouèbo* (garçon), viennent directement de l'allemand.

sembler peu pertinente. Inversement, si l'on insiste plutôt sur les différences linguistiques parfois très marquées entre régions géographiquement proches, mais isolées les unes des autres – comme le fait un informateur (4) à la fin de son commentaire –, c'est plutôt la représentation de frontières linguistiques étanches qui s'impose.

1. Je n'ai aucune idée d'où vient le patois. C'est difficile à dire si c'est du français. En Savoie, il y a certains mots qui sont un peu les mêmes. Est-ce que c'est un vieux français? Je ne pourrais pas dire.

2. Avec l'italien aussi, il y a des mots qui se ressemblent. Mais quand on parle patois, on ne se pose pas de questions sur son origine. On est nés dedans, et on l'a toujours entendu parler...

3. C'est une langue d'oc. De toute façon, les langues latines se rapprochent toutes. Et en plus, il y a beaucoup de mots avec des consonances proches de l'allemand. Mais le vocabulaire patois est très court et les vieux mots ne sont plus usités comme dans le temps. Pour donner une définition, les anciens ne faisaient pas de bla-bla comme je fais maintenant... Ils avaient des mots précis.

4. Le patois est d'origine romane. Il y a beaucoup de ressemblances avec le français, mais on peut dire qu'il est antérieur au français. En latin 'jument' se dit *equa*, et en patois *èga*. Je ne sais pas d'où vient le mot 'jument' en français, mais ça n'a rien à voir. On entend beaucoup dire qu'en Italie, des gens pouvaient se faire comprendre en patois. Je pense vraiment que le patois est un peu l'ancêtre du français, parlé dans la campagne à une époque où il y avait peu de communications. Mais je ne peux pas m'avancer... J'ai déjà entendu le mot 'francoprovençal' et c'est vrai qu'il y a eu tellement de mouvements de population et en Suisse... Beaucoup sont venus du sud, sûrement de la Provence. Et beaucoup sont d'origine savoyarde – d'autant que la Savoie, c'était vaste à l'époque! Je veux bien croire qu'il y a une langue qui dépasse le canton de Fribourg, mais je ne saurais pas trop dire où ça s'arrête. Je dirais qu'il y a la Suisse romande, le sud de la France... Mais il faut quand même aussi dire que les régions étaient tellement fermées et vivaient tellement en autarcie qu'on arrivait très vite à ne plus se comprendre.

5. Quand j'entends parler un Italien ou un Espagnol, il y a bien des mots qui me rappellent le patois. Pour moi, c'est une langue qui était utilisée avant qu'on apprenne bien le français. Il y a beaucoup de mots qui ressemblent plus ou moins en français, mais je n'ai pas tellement cherché à me renseigner sur ses origines – peut-être que j'approfondirai un jour la question, avec des livres. Je n'ai jamais entendu le mot 'francoprovençal', mais c'est vrai qu'en Provence, ils ont un français un peu particulier... Sinon, je connais assez bien la région de Bourg-en-Bresse et il m'avait semblé que certains parlaient un peu le patois.

6. Je me souviens qu'un paysan avait fait un voyage à Rome avec un comité, et qu'il avait pu s'y faire comprendre. Il disait que le patois serait quelque chose de proche du romain, du latin (pas du vrai latin, parce que nos messes étaient en latin, et on voyait bien que c'était autre chose...), en tout cas une très vieille langue venue du sud, transmise de génération en génération, mais sans écriture. Moi, je le sentais plus comme une langue qui tire son origine du français, un très vieux français parlé au Moyen-Âge. En tout cas, je n'ai jamais entendu le mot 'francoprovençal'.

7. Pour moi, c'est une sorte de français, mais je ne me suis jamais trop posé la question de son origine.

8. Pour l'origine, je dirais que c'est un peu de l'italien. Je ne peux rien affirmer, je n'ai pas approfondi ça. Mes parents ne parlaient jamais de ça. Mais il me semble que ça pourrait venir de l'italien, quand on entend *ouna fondya*... Il me semble qu'il y a eu des transferts. [...] Je n'ai jamais entendu ce mot 'francoprovençal', mais c'est intéressant que vous me parliez des troupes romaines. Peut-être qu'il y a du grec aussi... En tout cas, il y avait des choses formidables en patois, des choses qu'on ne peut pas retraduire directement en français – des mots formidables qui sonnent bien.

9. Il y en a qui disent que le patois vient du canton du Fribourg, ou d'Italie, de France. On avait un domestique italien : quand il parlait patois, mon père le comprenait bien, mais je ne sais pas d'où il venait. Pour moi, le patois

c'est deux ou trois langues mélangées – du français, de l'italien, etc. En plus, il y a vraiment des choses qu'on dit en patois, mais qu'on ne dira pas en français. Des choses très profondes. Il y a aussi les *witz* [blagues] qui ne peuvent se dire qu'en patois – comme celle du paysan qui ne comprend pas le mot français 'potage' quand on lui demande ce qu'il veut manger et qui, de peur de se ridiculiser, demande à la place 'une soupe'... J'ai bien entendu le mot 'francoprovençal', à Martigny en 2005, lors de la Grande fête du patois, où il y avait des gens de la Savoie, des Vaudois, des gens de l'Italie même... Mais c'est des Français qui nous avaient sorti ça.

10. Pour moi, le patois, c'est un mélange. Il y a des mots qui sonnent plus latin, d'autres plus allemand. On est à la frontière des langues. Il y a eu des allées et venues.

12. Le patois, c'est une vraie langue! Le français et le patois sont deux langues différentes, et pas deux sortes de français. Je pense que le patois a été introduit avant le français. C'est une culture spécifique à la région. Pour moi, c'est une langue beaucoup plus belle que le français – et plus facile à écrire – et il y a beaucoup de mots qui décrivent une chose pour laquelle on aurait besoin de faire toute une épithète en français.

À une échelle différente – celle de la Suisse romande –, certains s'interrogent sur l'appartenance commune des parlers voisins, qu'il s'agisse des districts de la Broye, de la Glâne, ou encore du canton de Vaud. L'idée que le jurassien ne fait pas partie du même domaine – ce qui est le cas – est implicitement avancée, les patois du Jura étant parfois présentés comme « différents ».

4. Près de Romont, le patois s'est beaucoup perdu, et dans la Broye encore plus. Près de Château d'Oex, dans la région des Diablerets (VD), je ne sais pas. On avait peu de contact avec les gens de ce coin. À l'époque, les protestants et les catholiques, c'était comme chien et chat, mais j'imagine qu'ils avaient un patois qui ressemblait. Le vaudois, ça ressemble un peu au fribourgeois, mais le jurassien, je ne connais pas bien...

5. Dans la Broye, il y en a sûrement qui le parlent aussi, mais c'est différent dans chaque région.

9. Les Vaudois ont aussi leur petit patois à eux, mais les Jurassiens, c'est autre chose là-bas.

- L'insistance sur la proximité avec le Valais, la Vallée d'Aoste et la Savoie

Dans les énumérations des différentes influences qui ont pu mener à l'émergence des patois fribourgeois, ou dans les tentatives de préciser les contours d'un possible domaine linguistique de référence, on note la récurrence de la mention du Valais (où Évølene et Savièse font figure de bastions du patois) et du Val d'Aoste (dont le patois, qui semble clairement distingué de l'italien, est présenté par un informateur (7) comme « leur langue »), mais aussi de la Savoie (parfois évoquée en sa qualité d'entité historique liée à l'histoire suisse). Il s'agit de trois régions dont les parlers – voire les mentalités – sont présentés comme proches de ceux du canton de Fribourg. Beaucoup proposent des micro-récits dans lesquels ils racontent comment ils ont réussi à communiquer facilement avec des patoisants de ces régions. Certains reconnaissent toutefois qu'au-delà du sentiment de familiarité, la conversation peut parfois tourner court. On note ici que la perception du degré de proximité avec des langues ou parlers voisins n'est finalement qu'une question de perspective, selon qu'on choisit de mettre l'accent sur ce qui divise ou sur ce qui rapproche.

3. À Genève, ils parlent un autre patois, à Lausanne et Yverdon aussi. En plus de notre patois fribourgeois, il y a aussi le patois jurassien, le neuchâtelois, le valaisan – que je comprends bien s'ils ne parlent pas trop vite. C'est comme l'italien, s'ils parlent vite, on a du mal, mais je suis allé à quelques reprises en Italie – près de Rome –, et quand ils parlaient lentement, je comprenais la moitié. Mais, c'est avec les Savoyards qu'on se comprend le mieux, et puis dans la Vallée d'Aoste, où le patois se rapproche bien du nôtre et où beaucoup de monde parle patois.

4. Au service militaire en Valais, j'ai entendu le patois valaisan. Plus récemment, j'ai vu à la télé qu'ils ont traduit des chansons d'Yves Duteil en valaisan. Certains de leurs patois ressemblent aux nôtres, surtout ceux du sud, sur la rive gauche du Rhône. Je comprenais moins bien ceux de la rive droite, vers Savièse, sans doute à cause de l'influence de l'allemand.

5. Le patois des Valaisans, ce n'est pas du tout celui de chez nous, mais on se comprend quand même. J'ai souvent parlé avec des vigneron, qui viennent livrer du vin. On se comprend très vite – mais ce sont juste quelques phrases, et non de vraies conversations.

6. À l'école de recrue, on était un peu mélangés avec des Valaisans, mais leur prononciation est différente, les mots ne sont pas tous pareils. Et quand j'étais à Genève, j'allais beaucoup en Savoie. Je regardais les noms de famille, de village. Je crois qu'il y a eu des brassages de populations entre Savoyards et Fribourgeois – je ne sais pas si les deux patois sont ressemblants, mais il y a des noms similaires.

7. Un patois que j'adore, c'est le patois valaisan! Il y a encore des gens de mon âge qui le parlent. À Évòlène, les jeunes le causent encore et je les comprends bien. À la fin des années 1970, j'avais travaillé un peu en Vallée d'Aoste, et je parlais français aux membres de mon équipe, mais entre eux, à la pause, ils parlaient le patois. C'est un peu leur langue! J'écoutais et j'essayais de m'habituer. Ils m'ont dit « Tu sais l'italien? – Non, pas l'italien, le patois! » Après on a rigolé. J'arrivais à les suivre quand ils parlaient leur patois – mais pas l'italien, ça c'est encore autre chose...

9. Il y a des mots que les Savoyards disent comme nous – comme *cayon*, mais aussi bien d'autres. Et si je prends la peine, je comprends assez bien les Valaisans. Maintenant, ce sont des Valaisans qui impriment la *Revue des patoisants de Suisse romande* – avant c'étaient les Fribourgeois, et il y avait un peu plus de choses sur le canton de Fribourg, mais il ne faut pas trop râler...

10. On comprend bien le patois valaisan – des fois, on sort en Valais.

12. Je suis allé à Évòlène et il n'y a même pas de période d'adaptation. Je comprenais leur patois tout de suite, dès les premiers mots qui sortaient. J'ai eu des conversations à l'improviste, en m'arrêtant boire un verre. Et je connais une dame de Savièse qui n'a même pas 50 ans et qui le parle couramment. Et quand je vais au Val d'Aoste, je ne parle pas italien, mais on arrive très bien à se parler en patois. Il n'y a pas de problèmes. Il y a beaucoup de mots qui se ressemblent.

3. 2. Couatses et Gruériens – la ritualisation des différences

Un autre passage obligé, dans la grille de questions, concernait la différence entre les Gruériens (locuteurs de la variante gruérienne du francoprovençal) et les 'Couatses' (ou, parmi d'autres graphies, les 'Couètes', *Couètso*, etc., soit les locuteurs de variantes dialectales des districts de la Plaine), mais aussi la valeur qu'accordent les informateurs aux préjugés réciproques, ou encore la frontière linguistique entre les deux zones concernées. Selon le contexte, le terme 'Couatse' désigne plutôt les seuls Sarinois, ou inclut les résidents de la Glâne et de la Broye.

3.2.1. De haut en bas : frontières linguistiques et administratives

Dans certains commentaires, le ton est neutre et les informateurs évoquent simplement l'existence de variantes linguistiques – lexicales ou phonétiques. Comme dans tous les contextes où existent des langues

non standardisées, les locuteurs tendent souvent à mettre l'accent sur certaines différences, mais beaucoup se montrent conscients qu'il s'agit tout de même, à leurs yeux, du même parler.

7. Il y a beaucoup de dialectes dans le canton. Il y a celui des Couatses, mais en Intyamou [Haute-Gruyère] aussi, il y a déjà une différence.

9. Il y a des mots qu'ils disent à La Roche, mais pas à Charmey.

10. Dans toute la région de la Gruyère, c'est le même patois, mais celui de Haute-Gruyère est un peu différent de celui de La Roche.

Une particularité mise en avant par quelques informateurs est le fait que les frontières linguistiques et administratives ne coïncident pas, et qu'il existe une zone du district de la Sarine dans laquelle on ne parle pas le couastse – nom (parmi d'autres variantes proches) que portent fréquemment les parlers de Sarine –, mais bien le gruérien. La géographie linguistique des locuteurs ne correspond pas forcément à celle des linguistes, mais elle apparaît assez assurée, chacun sachant rapidement situer telle ou telle commune d'un côté ou de l'autre de la ligne de partage entre Couatses et Gruériens.

1. Ici, c'est la limite. On est en Sarine, mais ça touche la Gruyère. Ça parle le gruérien, de même qu'à Treyvaux ou à Arconciel. Mais à Marly, c'est pratiquement fini, et de l'autre côté, c'est déjà sur la Singine.

2. Ici, c'est le patois gruérien, même si on est en Sarine. Si vous allez en bas, ce n'est pas le même patois – par exemple en Broye. Ma mère était vraiment de la Gruyère et mes parents avaient tendance à mélanger le patois de la Gruyère et celui d'ici, et moi aussi, j'ai eu tendance à mélanger. Mais les deux sont très proches, alors que si on va en bas, ce n'est pas la même chose.

3. Ici, c'est en Sarine, mais on est gruériens quand même. Dans le canton, le gruérien est beaucoup plus répandu que les autres patois, mais on respecte ceux d'en bas. Le mot *Couatso* est un peu péjoratif. C'est un peu un orgueil des Gruériens, qui sont gruériens avant d'être fribourgeois. Mais les 'Couatses', ceux d'en bas, veulent aussi parler patois. C'est juste que ce n'est pas le même que le nôtre.

9. Ici, près de Treyvaux, on n'est ni en Gruyère, ni en Sarine. Les gens pensent même parfois qu'ils sont plus gruériens que ceux de la Gruyère. ...

3.2.2. Les 'Couatses' face à la 'beauté' du gruérien : entre oppression (intériorisée) et revanche...

Le discours sur la différence entre 'Couatses' et Gruériens délaisse parfois le terrain neutre de la délimitation linguistique. Il concerne alors une frontière plus marquée, parce qu'identitaire, et liée à des jugements de valeur, dans une opposition – caractéristique de très nombreux contextes sociolinguistiques – où un groupe est considéré comme plus 'arriéré' que l'autre, ce dernier étant perçu comme 'arrogant' par le premier. C'est aussi la langue elle-même qui peut être parée de qualités subjectives. Et comme le gruérien est souvent considéré comme 'plus beau', 'plus pur' ou 'plus authentique', les jugements positifs qu'émettent les Gruériens quant à la supériorité de leur patois sont parfois endossés par les représentants de l'autre groupe, qui finissent par 'croire' que les parlers 'couatses' ont moins de valeur – selon un phénomène qu'on pourrait appeler l'oppression intériorisée. On observe toutefois que cette opposition se transporte parfois sur le terrain de l'humour et donne lieu à une guéguerre assez ritualisée, sous la forme de piques et de blagues relativement bienveillantes. Les combats symboliques pour le surcroît de légitimité – qui s'étendent parfois

au costume folklorique (6) – prennent parfois la forme d’une revanche, comme lorsqu’un informateur ‘couatse’ (8) explique comment il a donné une leçon de ‘gruéritude’ à un Gruérien.

4. Les ‘Couètses’, c’est comme ça que ceux de la Gruyère appellent les gens de la Glâne et de la Broye. En Gruyère, ils parlent le vrai patois et ils sont un peu imbus de ça...

5. Entre les patois fribourgeois, en gros c’est la même chose. La terminologie est juste un peu différente. Nous, on a le patois des Couatses – je sais pas pourquoi ils disent comme ça! –, le patois des gens de la plaine. En haut, ils disent *la tithé* (« la tête »), nous avons plutôt tendance à dire *la tisse*.

6. J’ai grandi en Gruyère, mais à la frontière de la Glâne, et quand j’allais à l’école secondaire à Bulle, les gens de la Glâne avaient tendance à critiquer les Gruériens. De leur côté, les Gruériens disaient que le bredzon des gens de la Glâne n’était pas le vrai bredzon... C’est vrai que ceux de La Roche parlent très bien – et ce sont de bons chanteurs. Leur patois est souvent considéré comme le vrai patois – moi, je dis *vouhra*, mais à la radio, ils disent plutôt *vouthra*.

8. Les Couatses sont les gens de la plaine. Une fois, j’ai demandé à un monsieur qui faisait un dictionnaire patois-français pourquoi on nous appelle comme ça. Il a dit que *couètsa* signifierait ‘mauvaise vache’, vache qui boite. Il y a du mépris dans le mot ‘Couatse’ et on ne l’utilise pas ici. Nos chers amis gruériens se voient un peu comme supérieurs aux autres, y compris chez les musiciens. Ça persiste. Au fond de moi, je rigole et j’aimerais leur dire : « Vous avez une belle nature, mais vous n’êtes pas responsables, ce n’est pas vous qui l’avez créée! ». Une petite anecdote : je fais beaucoup de montagne, et une fois j’ai emmené un monsieur à la Dent de Broc. Il était né juste à côté, mais il n’y était jamais allé! Je lui avais dit qu’on devrait lui retirer le passeport de Gruérien... Après, il faisait moins le malin et je lui ai dit : « Il t’a bien fallu un *Couètso* pour t’amener à la Dent de Broc ». Ce sont des souvenirs qui font plaisir...

9. À La Roche, ils ont vraiment un beau patois, mais une fois, quelqu’un parlait le vrai patois de Treyvaux, en Sarine, et c’était très beau aussi.

10. Chez nous, c’est le patois des Couètses, le patois de la Sarine. Il y a quelques différences que je remarquais quand je chantais dans un autre chœur, dans l’Intyamon. D’après les puristes, le patois de l’Intyamon est le meilleur – et quand on chante, on fait attention. Chez nous, le son *th* est plus un *s* qu’un *th*. On ne dit pas *nouthron*, mais *nousron*. Chez eux, c’est plutôt aspiré.

3.2.3. Les ‘Couatses’ vus par les Gruériens

De leur côté, ceux qui s’identifient comme Gruériens se montrent conscients du caractère peu cordial de certaines de leurs réflexions à l’encontre des Couatses ainsi que des manifestations de susceptibilité qu’elles génèrent. Certains tendent à relativiser la portée des représentations stéréotypées en affirmant que tous les parlars ont une égale dignité, mais d’autres, bien que n’ignorant pas la futilité de leur conduite, retombent volontiers dans des attitudes de supériorité – qu’ils assument parfois sur le ton de la plaisanterie (9). Un informateur considère par ailleurs que le parler de la Gruyère (à cause du nombre de locuteurs, et, sans doute, d’un prestige plus manifeste) tend à devenir la norme cantonale en matière de patois, une sorte de référence supra-locale qui – à une échelle certes modeste – nivèle les particularités des autres variantes.

6. Les Couatses, ce sont ceux qui viennent de Fribourg, de la Sarine, et même un petit peu de la campagne broyarde. Le couatse, c’est une prononciation un peu francisée. Les mots ne sont pas prononcés comme chez nous, alors ça nous fait un peu rire.

7. Le patois des Couatses est un autre patois. Beaucoup disent que le patois des plaines n’est pas beau, mais ce n’est pas vrai. Pour nous ça sonne un peu moins bien, mais il faut respecter.

9. Moi je suis chez les Couatses (rire), mais je n'en suis pas un, parce que mon patois est proche de celui de la Gruyère! 'Couatse', c'est un terme... pas très glorieux. Mais c'est ceux de la Gruyère qui appellent comme ça les Fribourgeois d'en bas. Ici on n'utilise pas le mot. Ma femme a beaucoup l'accent d'en bas et au début, de temps en temps, je me moquais d'elle – et je n'aurais pas dû, car après, elle ne voulait plus parler... Maintenant, elle a toujours son accent, mais elle vient chanter avec nous, et avec elle, je parle un peu plus patois qu'avant... Mais j'essaie encore de la corriger – elle essaie de me corriger dans l'autre sens, mais c'est trop tard... En fait, les deux patois sont aussi jolis! C'est le même patois partout dans le canton, qui, simplement, ne se prononce pas partout de la même façon. Il y a plusieurs patois qui n'en font qu'un et tous les patois sont bons – mais ceux de la Gruyère disent que le leur est le meilleur...

12. Le patois de la Sarine – ou le 'patois d'en bas' – n'est pas le même qu'en Gruyère. Il y a plusieurs façons de prononcer le patois dans le canton, mais jamais au point de ne pas se comprendre. Maintenant, de plus en plus, en bas, ils prononcent plutôt à notre façon. C'est plutôt eux qui se sont adaptés que l'inverse. On est un peu plus nombreux à parler patois. Il y a beaucoup de mots identiques, mais prononcés différemment – *fro* ou *frou*; *medgi* ou *medzi*, etc. Une fois, on avait dit à ma femme « Tu parles comme une Couatse » – ça ne lui avait pas plus! –, et on entend parfois « Le patois d'en bas est ceci ou cela », mais c'est un beau patois! Il n'y a pas de patois plus beau qu'un autre. Ce sont tous de beaux patois.

3.2.4. La réconciliation entre 'Dzodzets' aux dépens des Genevois...

On peut noter pour clore cette section que des informateurs suggèrent qu'il arrive aux Fribourgeois d'enterrer la hache de guerre entre 'Couatses' et Gruériens pour se réconcilier sur le dos des Genevois. Ces derniers, peu au fait des nuances linguistiques qui divisent les patoisants du canton de Fribourg, ne retiennent que l'accent caractéristique (en français) des 'Dzodzets' – comme sont surnommés les Fribourgeois de toutes obédiences. L'échelle locale – fribourgeoise – en matière de préjugés fait alors place à une échelle régionale – romande – qui contraint à d'autres logiques d'affirmation identitaire.

6. Quand je suis parti travailler à Genève, il fallait un peu changer d'accent pas ne pas trop se faire reconnaître.

[x]. Le mot 'Dzodzet' s'applique à tous les Fribourgeois. Je ne sais pas d'où ça vient – peut-être de Joseph. Une fois, dans le train où je travaillais, il y a eu une panne de courant et des Genevois se moquaient un peu de mon accent – parce qu'il paraît que j'ai un accent..., mais on a tous un accent, et puis je ne veux pas le changer! Ils disaient « Ah, un Dzodzet! », alors j'ai fait une blague sur les Genevois et ça les a calmés...

3.3. Patois et allemand : contacts du troisième type...

Un autre thème intéressant lié au rapport entre langue et espace est celui de la frontière des langues entre l'allemand et le français. Certains dessinent ainsi les contours d'un espace-frontière à la lisière des districts de la Singine, de la Sarine et de la Gruyère, espace plus complexe que la représentation qu'on se fait souvent de la frontière linguistique en terre fribourgeoise. Ils insistent en effet sur l'existence – historique sinon actuelle – d'une population bilingue particulière, jadis capable de converser non pas tant dans les deux langues standards, mais dans les deux langues vernaculaires – le parler francoprovençal et le parler alémanique. Il est également question des derniers mouvements de la frontière linguistique au cours des derniers siècles, et on voit ainsi apparaître, dans les récits, une zone linguistiquement ambiguë – que les habitants des communes concernées ne semblent pas avoir perçue comme particulièrement problématique. On note qu'un informateur (4) émet l'hypothèse que la détermination à maintenir vivant le gruérien aurait été un moyen de lutter contre la germanisation – à l'époque où dans le canton, c'est plutôt l'allemand et non le français qui était la langue dominante. Il rappelle que la localité de La Roche a jadis également été connue

sous son nom allemand. Ainsi Zurflüh, l'ancien endonyme (toponyme en usage dans la langue du lieu désigné) a changé de statut et est devenu exonyme (toponyme utilisé dans une langue autre que celle du lieu désigné) au terme du processus de romanisation qui a imposé le nom actuel, La Roche¹⁹. On pourrait du reste ajouter de nombreux couples de toponymes divergents – typiques de cette région de la frontière des langues –, lorsque l'un est d'origine latine et l'autre d'origine germanique, mais aussi lorsque l'évolution phonétique d'un nom a abouti à deux variantes apparentées et pourtant bien distinctes (voire à trois ou quatre variantes si l'on prend en compte les langues standards et les langues locales).

1. Certains, dans la région, parlaient patois et suisse-allemand, mais pas français. Ils allaient à l'école en allemand, mais parlaient patois. On est à la limite des langues, et le patois faisait le lien entre les parties alémanique et francophone du canton.

3. En été, mon père allait souvent en Gruyère du côté de Bellegarde. Il parlait en patois ou en dialecte allemand – là-bas, les gens ne parlaient pas le français. Je connais aussi des gens qui parlaient allemand et patois, du côté de Bonnefontaine. Le patois faisait le lien entre les Suisses romands et les Suisses allemands. Dans ce coin, mon beau-frère se débrouillait avec deux ou trois mots d'allemand et le patois, et ça fonctionnait bien.

4. On habite à la frontière des langues. À Bellegarde, qui est en Gruyère, ça parle l'allemand. Et La Roche a changé plusieurs fois de langue (ça s'appelait Zurflüh). Je crois que le patois s'est conservé également comme une manière de faire face à l'invasion allemande. Les Gruériens sont très indépendants – de tout le monde! En 1555, le comté de Gruyère a été rattaché de force à Berne et à Fribourg, mais Fribourg devait toujours caresser les Gruériens dans le sens du poil, et peut-être que par réaction, ils ont voulu garder cette langue (ou cet idiome – je ne sais pas trop la différence).

¹⁹ Voir Meune, Manuel, « Endonyme und Exonyme im Kanton Freiburg: zwischen Territorialität und Historizität », dans: Grucza, Franciszek (Éd.), *Akten des XII. Internationalen Germanistenkongresses Warschau 2010*, Vol. 17 [entre autres: *Interferenz-Onomastik*], Frankfurt, etc. : Peter Lang, 2013.

4) 'CULTURE PATOISANTE' ET MÉDIAS

Ce qu'on peut appeler la 'culture patoisante' s'appuie sur des supports comme le chant, la radio, le théâtre – propices à la diffusion orale. En outre, une partie de cette culture est véhiculée par l'écrit. Même si les informateurs ne sont pas toujours conscients de l'existence d'un corpus de textes fribourgeois qu'on pourrait qualifier de 'canoniques', ils sont beaucoup à lire le patois, voire à l'écrire, et en tout cas à considérer la vie scripturale de leur langue comme centrale – même si eux-mêmes la pratiquent peu sous cette forme. Si, par définition, l'on peut s'adonner à la lecture en solitaire, le lieu où la communication en patois peut s'épanouir collectivement (ailleurs que dans les réseaux familiaux et amicaux) est la 'société de patoisants', dont il existe diverses formes dans le canton.

4.1. Les sociétés, cœur du Fribourg patoisant contemporain

Plusieurs informateurs insistent sur le plaisir qu'ils ont à participer aux activités des sociétés de patoisants du canton, où ils trouvent à la fois convivialité, fierté de partager une culture ancienne et possibilité de pratiquer ou d'améliorer leur langue.

4.1.1. Après-midis et veillées, entre convivialité et 'travail'

Les informateurs brossent le portrait des sociétés patoisantes en évoquant le calendrier des rencontres, le nombre de participants ou les types d'animation. Ils mentionnent l'existence d'activités d'après-midi et de soirée, ce qui permet à des publics variés de participer à la culture patoisante – les veillées étant plus propices à l'implication de personnes encore professionnellement actives. Les motivations des participants vont de la sociabilité de type ludique à la volonté de 'travailler' – plus ou moins intensément – à l'élaboration de recueil de textes ou de dictionnaires, l'activité lexicographique étant l'une des raisons d'être et l'une des occupations principales dans un grand nombre d'associations de patoisants de la zone francoprovençale.

3. Il y a plusieurs sociétés de patoisants. Dans le canton de Fribourg, il y a l'assemblée gruérienne et l'assemblée cantonale, où tout se passe en patois – il n'y a pas un mot de français, sauf quelques questions. Avant, il y avait trop de monde, ça traînait en longueur – 6 ou 7 heures – et ça ne servait à rien. Maintenant, il y a juste un certain nombre de délégués. Sinon, tous les premiers mercredis après-midi du mois, il y a une réunion aux Colombettes, à Vuadens, avec 30 à 40 personnes, qui viennent d'un peu partout. Théoriquement, ça dure deux heures, mais une fois qu'on est dans l'ambiance, on ne regarde pas trop les heures... On prend un chapitre au petit bouquin qu'on a édité (avec des contributions de patoisants, des petites poésies, etc.) et chacun lit un paragraphe en patois, puis le traduit en français – mais on n'oblige personne. On chante aussi, et il y a des gens qui posent des questions. Au début c'était dur de faire parler les gens, mais maintenant ça va mieux – même s'il y en a encore qui sont gênés. Tous les patoisants ne sont pas des retraités, donc on organise aussi des veillées de patois, pour ceux qui travaillent. Il y a des réunions le mercredi soir, près de La Roche, il y a aussi une autre réunion à Hauteville, avec une vingtaine ou une trentaine de personnes. Il y a deux ans maintenant, dans notre société, on a commencé à faire un dictionnaire français-patois lors des veillées – mais on n'est pas obligé de faire partie de la société pour venir aux veillées. Ce dictionnaire va prendre du temps – on en est à la lettre B...

9. Dans notre société – pour Fribourg et les alentours –, on est 400 membres, mais on ne se retrouve jamais tous en même temps. À l'assemblée annuelle, on est à peu près 190, et aux sorties, on peut être une centaine. Et il y a des réunions en petits groupes, tous les quinze jours. Sinon, il y a aussi la société de ceux de la Gruyère, qui sont encore plus nombreux – 600 ou 700. Dans la Glâne, il y a encore une société, qui s'appelle 'Les écureuils', mais

dans la Broye, ils ont aboli leur société de patoisants – il n'en restait plus qu'une dizaine de membres, qui ont rejoint le groupe des Gruériens.

4.1.2. L'existence de sociétés patoisantes, un risque – ou un signe – de folklorisation?

Tout en soulignant leur intérêt pour le patois, certains informateurs mettent en avant l'impossibilité dans laquelle ils étaient, tant qu'ils travaillaient, de fréquenter les associations de patoisants. Deux informateurs très à l'aise en patois (7, 9) font valoir qu'ils n'ont pas vraiment besoin de fréquenter ce genre de cercles – où, rappelons-le, certains ne parlent pas patois de façon fluide –, comme pour rappeler que pour être un 'bon patoisant', il vaut mieux faire vivre la culture patoisante de façon quotidienne et 'naturelle' plutôt qu'intermittente et forcée. C'est ici la question de l'artificialité du concept même de 'société de patoisants' qui est abordée implicitement, de même que le spectre de la possible folklorisation d'une culture traditionnelle de plus en plus séparée de la pratique vivante de la langue – dans l'environnement tant social que familial.

2. Je ne me suis jamais inscrite dans un groupe de patoisants. On pourrait y aller, ça ne me dérangerait pas du tout, mais on n'a jamais fait le pas.
7. C'est vrai que les sociétés de patoisants conservent tout un patrimoine, mais moi, je ne vais pas aux rencontres des Colombettes. Vous qui y êtes allé une fois, savez-vous s'il y a des gens qui parlent bien patois?
8. Je ne suis jamais allé dans des sociétés de patoisants – j'étais très occupé professionnellement.
9. Comme je travaillais et que j'avais une vie irrégulière, je ne pouvais pas participer à la vie des sociétés de patoisants – j'y étais allé juste une fois ou deux quand j'avais congé –, mais en fait, je n'en ai jamais eu besoin pour garder le contact avec le patois – et c'est comme les autres langues, si on ne le parle pas régulièrement, on le perd. Maintenant, cela fait six ans que je suis membre de la société, mais je ne vais pas aux réunions pour causer, j'y vais plus pour chanter.
10. Les activités de patoisants aux Colombettes, c'est bien et il faudrait que ça continue – sinon le patois risque de se perdre. Mais il faudrait plus de gens plus jeunes, de ma génération, pour faire le pont.
12. Si j'avais plus de temps, je m'intéresserais bien aux sociétés de patoisants, mais ce n'est pas le cas.

De façon intéressante, un informateur (4) établit une différence plus ou moins explicite entre les 'patoisants', qui, dans son esprit, sont des gens qui militent pour le maintien du patois, et ce qu'on pourrait appeler de simples 'connaisseurs du patois' qui, comme lui, disposent certes d'une langue de plus à leur répertoire, mais refusent une approche perçue comme trop idéologique ou volontariste du fait patois – la façon dont cet informateur, à un autre moment de l'entretien, refuse d'envisager tout type d'enseignement du patois, le confirme. Cet informateur pose lui aussi la question de la folklorisation, mais de façon quelque peu paradoxale – et erronée si l'on se réfère aux effectifs des membres des sociétés –, il considère l'existence de nombreuses sociétés de patoisants dans un lieu donné (en l'occurrence la Glâne) comme le signe d'un manque de vigueur du patois, comme le besoin de compenser la baisse de sa pratique par une attitude énergique de défense du patois.

4. Je ne me considère pas comme patoisant. Pour moi un patoisant, c'est quelqu'un qui fait partie d'une société, mais moi, je n'ai jamais été tenté d'aller dans des associations. Il y a beaucoup de sociétés dans la Glâne, mais en Gruyère, le patois s'est assez bien maintenu, et les gens ont peut-être moins senti le besoin de se réunir.

4.2. Le chant, dernier vecteur culturel transgénérationnel?

4.2.1. Une activité centrale – esthétiquement et socialement

S'il est une activité perçue comme centrale dans la culture patoisante, à la fois comme marqueur identitaire et comme lieu de mémoire, c'est bien le chant. Les informateurs racontent volontiers l'importance du chant dans leur existence, en particulier à certains moments clés de la vie familiale – y compris les funérailles. Quelques-uns n'ont pas hésité à chanter en ma présence – l'un d'entre eux, consultant des partitions, a entonné pas moins de six chansons. Ils insistent sur la notoriété ou la beauté de certaines compositions, et le *ranz des vaches*, chant emblématique par excellence, dont la notoriété a depuis longtemps traversé les frontières de la Gruyère pour devenir un hymne romand, remporte de nombreux suffrages. Les vertus plus ou moins grandes de certaines chorales sont mises en avant, le Cœur des Armaillis de La Roche semblant particulièrement apprécié. Au-delà de sa valeur esthétique, c'est aussi l'importance sociale du chant qui est soulignée, par exemple son rôle dans la communication avec d'autres régions – lorsque les 'ambassadeurs' fribourgeois exportent leurs chansons. Une certaine baisse de l'intérêt pour le chant en patois est parfois notée – les sociétés de jeunesse ayant tendance à délaisser cette tradition –, mais le statut du chant comme ciment intergénérationnel n'en apparaît pas moins clairement, de même que son rôle de vecteur privilégié de la culture patoisante, permettant de communier dans une identité régionale aux assises solides.

4. Je connais les chansons de l'abbé Bovay, bien sûr, qui revenaient souvent. Ce sont des chants du terroir, des chants patriotiques – fribourgeois ou suisses, ça convient un peu à tout le monde.

5. La chanson la plus célèbre est celle des armaillis (*le ranz des vaches*). Je l'ai beaucoup chantée, lors de fêtes de famille ou dans des sociétés. Je ne sais pas si je saurais encore la chanter... [chante un couplet et le refrain]. Encore maintenant, ça m'arrive, avec d'autres, de chanter ces chants-là, mais beaucoup moins souvent.

7. Je ne suis pas du tout un chanteur, mais dans le coin, on a encore des chœurs qui chantent en patois. Il y a de très beaux chants!

9. J'aime bien le Chœur des Armaillis de La Roche, parce qu'ils chantent tout en patois. Ils ont de très beaux chants, où il est question de la montée à l'alpage, par exemple d'un monsieur de 75 ans qui a très souvent participé à cette *poysa* et qui laisse maintenant la place à ses enfants, le cœur à la fois lourd et léger... Il sait qu'il pourra reposer en paix parce qu'il constate que son jeune garçon, bel armailli en puissance, trait déjà très bien. Dans notre société – ceux de la Gruyère –, il y a aussi un beau chœur mixte et c'est surtout pour cela que je suis dans cette société. Quelquefois, on est obligés d'apprendre deux ou trois chants en français, pour les quelques invités qui ne comprennent pas le patois. Certains chants sont écrits par des patoisants de chez nous. Il y a un très beau chant sur la nostalgie d'un homme qui a quitté son beau village, que ses voyages ont détourné de ses amis et qui retourne au pays des armaillis après avoir entendu un chant d'ici... Et chaque fois qu'on sort, la dernière chose qu'on chante, c'est le *ranz des vaches*. On n'a rien fait de mieux! Je l'ai appris tout petit et à la fête des vigneronns – celle qui a lieu tous les 25 ans –, c'est toujours le point fort. Il y a aussi *Notre dame des marches*. Tous ces chants en patois sont vraiment beaux, ça vaut la peine de les comprendre!

10. Ce qui reste beaucoup, c'est des chants! Dans la société de jeunesse, on chantait beaucoup en patois. À l'époque, on n'avait pas de mal à trouver du monde... Aujourd'hui, le *ranz des vaches* reste très demandé, de même que les pièces créées par l'abbé Bovet – qui a beaucoup sillonné le canton. Dans notre société, on a un petit répertoire qu'on utilise parfois à l'occasion de nos sorties en Valais – et même en Suisse allemande.

11. Je viens d’une grande famille de chanteurs. Il y a toujours eu beaucoup de chants en patois. Et on en a appris trois ou quatre à nos propres enfants, même au petit de trois ans. Et j’ai un souvenir poignant lié aux funérailles de mon grand-papa. Au moment de le mettre en terre, on a entendu *Notre-Dame des Marches* en patois, *Nouthra Dona di Mârtsè*, et maintenant, c’est un chant qui a une autre signification pour moi – c’est très fort.

12. Comme chorales, il y a les Armaillis de la Gruyère, et ceux de La Roche – avec les barbus, des gens qui montaient dans l’alpage. Le chant est important. À partir du moment où ces choses sont chantées, il y a des mots qui sont appris. Moi, je connais un assez grand nombre de chansons – on les chante dans les repas de famille.

4.2.1. Le 1^{er} mai, gage d’une transmission minimale du patois

C’est en particulier autour du premier mai que la persistance du rôle du chant apparaît. Même si le patois n’a plus la même prégnance qu’il y a quelques décennies, le fait qu’aujourd’hui encore, de jeunes enfants apprennent quelques chants en patois pour les entonner lors de la tournée qu’ils font dans leur commune montre qu’il existe encore une transmission minimale – qu’on pourrait aussi qualifier de résiduelle – de certains faits de langue, susceptible de nourrir la curiosité de quelques enfants pour la langue patrimoniale.

7. Le 1^{er} mai, il y a encore quelques enfants qui apprennent un chant en patois. Il y a encore peu de temps, un de mes garçons était allé chanter en patois, et il avait très bien appris le chant!

8. Dans le temps, nous avons congé d’école le 1^{er} mai. Toutes les maisons du village étaient visitées par les écoliers qui recevaient 5 centimes – par exemple pour acheter un chocolat. Notre instituteur mettait un point d’honneur à nous faire répéter des chants, mais pas en patois. C’est plutôt dans le cadre des sociétés de jeunesse, à partir de 16 ans, qu’on chantait des chants en patois autour du 1^{er} mai – en fait, c’était étalé sur deux semaines. On chantait pour recevoir des œufs et on en faisait une fricassée ou des œufs au plat. Il n’y avait pas de carnets de chant; on écoutait simplement les plus âgés parmi nous, qui nous mettaient dans le bain. Maintenant, tout ça s’est perdu un peu. Il n’y a plus d’œufs et on leur donne juste des sous – mais s’ils ne chantent pas comme il faut, avant de leur donner quelque chose, je leur dis « on va reprendre ça ensemble »...

10. Ici, pour le 1^{er} mai – et dans les semaines qui suivent –, les jeunes vont chanter dans les maisons. On leur donne un peu d’argent, des bonbons, du chocolat – avant, certains leur donnaient un peu plus d’argent s’ils chantaient en patois ou s’ils étaient en costume... Quelques-uns sont encore en costume, pour notre fils, on s’arrange pour louer un *bredzon*. C’est une tradition qui existe dans beaucoup de villages. Dans les grandes communes, les jeunes se déplacent parfois en Jeep ou en tracteur, mais chez nous, ça se fait plutôt à pied – chaque soir, ils sont dans un secteur différent.

12. Pas plus tard que le 1^{er} mai de l’an passé, il y a quand même trois ou quatre équipes d’enfants qui ont chanté patois dans le village, dont nos enfants. Une amie de ma fille a même insisté auprès de ses parents pour pouvoir chanter aussi en patois. Si des enfants le demandent, ça entraîne les autres, c’est bien!

4.3. Radio, théâtre, prière – le réveil des locuteurs ‘passifs’

4.3.1. La radio, appréciée des locuteurs ‘actifs’ et ‘passifs’

Beaucoup d’informateurs disent écouter la radio en patois – l’émission *Intrè no*, diffusée le dimanche matin sur Radio Fribourg –, à intervalles plus ou moins fréquents. L’émission dure une demi-heure, ce qui est à la fois peu et beaucoup dans un contexte de dilalie²⁰ très avancée. Ce type d’émission peut réunir à la fois des

²⁰ Le concept de ‘dilalie’ s’applique à une situation où la diglossie n’est pas stable et où la langue ‘basse’, de plus en plus

patoisants très actifs et des locuteurs moins à l'aise, de même que des gens qui ne parlent jamais patois, mais qui le comprennent assez pour avoir plaisir à suivre les échanges. Les attentes peuvent parfois sembler contradictoires : certains disent souhaiter que l'émission accueille des locuteurs authentiques, qui parlent de façon fluide et naturelle, et ils regrettent que l'animateur ait parfois un accent trop 'travaillé' ou trop francisé à leur goût; mais en même temps, il semble que ce soit précisément le rapprochement entre la prosodie du patois et celle du français qui permet aux locuteurs passifs de mieux comprendre les conversations – comme le suggère une informatrice (11). Ce paradoxe est révélateur du passage d'une diglossie générale à une diglossie très occasionnelle, où il devient rare d'entendre un patois qui ressemble à l'image idéale qu'on s'en fait.

3. Parfois, j'écoute la radio le dimanche matin – mais souvent je n'y pense pas, sauf si je vais en commission en voiture et que je mets l'autoradio.

5. J'adore écouter leurs discussions à la radio, c'est intéressant!

6. Quand j'écoute l'émission en patois à la radio, je comprends tout – souvent ce sont des Gruériens.

7. Je n'écoute pas beaucoup l'émission en patois. Des fois, il y a des gens qui causent très bien, mais parfois je suis un peu déçu. L'animateur actuel a un parler un peu trop raffiné, qui manque parfois de naturel.

9. L'animateur de l'émission est un bon mainteneur, mais il a un patois un peu différent. Il ne roule pas les *r*, contrairement à l'animateur précédent. Mais moi non plus, je ne roule pas les *r*, alors on me dit que je suis de la nouvelle génération... Une fois, à l'émission, il y avait un invité qui était le seul de son village à parler encore patois et qui allait au village d'à côté pour causer. Et j'ai vu qu'il disait beaucoup de mots en français.

10. Le patois est une langue que j'aime beaucoup, que j'écoute à l'émission du dimanche matin, sur Radio Fribourg.

11. On écoute parfois Radio Fribourg en patois. C'est très bien, mais l'animateur qui était là avant était encore meilleur. Son patois était plus rond, plus rural, moins francisé. Je comprends mieux l'animateur actuel, mais le précédent avait quelque chose de plus authentique.

12. Le dimanche matin, je travaille, alors je n'écoute pas souvent l'émission de radio, mais ça m'arrive. Une fois, j'en avais entendu un qui n'avait pas d'accent du tout, qui parlait nickel, mais ce n'est pas toujours le cas. Une fois, c'est mon fils qui a été interviewé.

4.3.2. Le déclin du théâtre en patois

En théorie, les patoisants peu actifs sont également à même d'apprécier le théâtre en patois. À l'instar du chant, le théâtre en langue locale, bien qu'en déclin, pourrait permettre de 'réveiller' en douceur des locuteurs passifs, voire d'intéresser au patois des non-locuteurs – en comptant sur les vertus de la mise en scène et du rire. Se pose pourtant la question de l'adéquation entre la langue traditionnelle du théâtre en patois et les goûts actuels, de même que – comme pour tout théâtre amateur – celle de la qualité artistique des pièces présentées. Les informateurs, dont certains apprécient ou ont jadis apprécié le théâtre en patois (comme spectateurs ou comme acteurs) saluent donc d'autant plus volontiers l'initiative d'un instituteur qui, grâce à l'écriture de nouvelles pièces, plus ambitieuses, contribue à former une nouvelle génération de

invisible dans le domaine public, finit par n'être plus parlée que par un petit nombre de personnes. La langue non standardisée finit par se résorber dans la langue dominante. Voir par exemple Maître, Raphaël, 2003, « La Suisse romande dilalique », *Vox romanica* 62, 177.

patoisants potentiels. On remarque néanmoins que d'une façon générale, s'agissant de la transmission du patrimoine régional en patois, le théâtre ne suscite ni les mêmes attentes ni le même enthousiasme que le chant.

2. Parfois on va écouter le théâtre en patois, et les acteurs ont un peu tous les âges.

4. À Cerniat, près de Charmey, un instituteur qui a été nourri de patois au sein maternel compose des sketches, des textes de théâtre. C'est un amoureux du patois et on voit que certains jeunes parlent bien patois et qu'ils n'ont pas simplement étudié le rôle pour la scène – on remarque tout de suite si c'est authentique. C'est extraordinaire. Mais sinon, à part cette expérience à Cerniat, les pièces de théâtre jouées en patois ont horriblement vieilli. Au niveau de l'histoire, c'est souvent effrayant!

6. À Cerniat, il y a quelqu'un qui a écrit une pièce de patois.

7. Au théâtre en patois, vous voyez toujours la différence entre la personne qui cause le patois naturellement et celle qui l'a appris.

10. Quand j'étais président de la société de jeunesse de mon village (on était 50 à 70), il y avait du théâtre en patois. On faisait des pièces de type café-concert, de 20 à 30 minutes. Sur quatre ou cinq pièces, il y en avait toujours une en patois, et quelquefois les sketches étaient composés par les jeunes eux-mêmes. On s'entraînait après l'école, parfois avec des jeunes d'autres communes. Les pièces étaient présentées pendant la période des Fêtes et cela mettait de l'animation au village – il y avait plusieurs séances, parfois avec chacune 200 spectateurs. Il y a quelques années que ça s'est perdu, parce qu'il devenait difficile trouver des acteurs qui sachent le patois.

12. Avant, il y avait du théâtre en patois fait par des jeunes de la région, pour Noël. Il y avait toujours au moins une pièce en patois. Maintenant, c'est en français – mais ce n'est pas dit que ça ne repartira pas.

4.3.3. Les dernières traces du patois comme langue religieuse

La pratique du patois comme langue religieuse – individuelle ou collective – semble tout aussi discrète, mais, fait assez rare dans le domaine francoprovençal, des messes en patois sont encore données, et à en croire des informateurs, elles jouissent d'un succès certain et sont susceptibles de toucher un public plus large que celui des patoisants actifs. Dans un cas (9), la variante religieuse du parler local relève aussi d'une pratique familiale presque confidentielle – liée à la rédaction d'une litanie en patois, faute de disposer de textes de ce type en patois. Avec certains chants religieux, le Notre Père renvoie à une tradition assez ancienne – même si elle n'a jamais menacé l'hégémonie du latin et du français. On note par ailleurs qu'une prière peut se transformer en une pratique plus profane, lorsqu'elle figure au répertoire d'une chorale.

9. J'ai même utilisé le patois pour prier. Le Notre Père, on le disait en patois. Il y avait aussi des litanies en patois. C'est grand-maman qui avait trouvé ça. Il n'y avait pas de patois à l'église – c'était plutôt le latin –, mais je me souviens bien de certains passages de la petite litanie qu'avait fabriquée ma grand-mère. Et l'ancien directeur de notre chœur a composé toute une messe en patois, vraiment belle!

10. Dans la chorale du village, on chantait quelquefois des pièces religieuses en patois. Récemment, j'ai appris un Notre Père en patois, que j'ai chanté avec les Armaillis de la Gruyère.

12. Parfois, je vais à Charmay pour la messe en patois qui réunit pas mal de monde – 300 à 400 personnes. Le Notre Père existe en patois et il y a bien des chants d'Église qui ont été adaptés en patois.

4.5. Lire et écrire en patois : des activités discrètes

4.5.1. Une pratique occasionnelle de la lecture

En plus de demander aux informateurs de parler patois, je les ai parfois encouragés à me lire un passage de patois écrit. J’ai ainsi pu constater que même ceux qui parlaient le patois de façon très fluide pouvaient avoir de la difficulté à le lire, par manque d’habitude. Dans un cas seulement, un informateur a fait une lecture et une traduction spontanée très rapides d’un billet du journal *La Gruyère*, butant toutefois sur certaines descriptions précises et ne trouvant pas immédiatement le vocabulaire adéquat en français. Par ailleurs, il fournissait des éléments d’explication sur la vie agricole – très présente dans ce type de chronique –, ou commentait tel mot très différent du français pour s’assurer que je comprenne bien. Un autre informateur (9) a vite commenté le fait qu’il était peu à l’aise, constatant qu’en lisant, il lui était par exemple plus difficile de rouler les *r* aussi spontanément qu’il l’aurait fait en parlant. D’autres encore soulignent – sans même donner un aperçu de leur (in)aptitude à lire – que la lecture du patois leur semble difficile, même si le lire à haute voix les aide à la compréhension. Malgré ces écueils, beaucoup apprécient les billets en patois de *La Gruyère* – et, plus rarement, ceux d’autres supports. Ils se félicitent de l’existence de ce mode de transmission de l’écrit par le biais d’une simple rubrique de journal, dont ils savent néanmoins qu’elle constitue un acte d’écriture militant, aussi efficace linguistiquement que culturellement – acte qui, à ce titre, force leur admiration. Certains admettent du reste que ce billet est parfois leur seul lien avec le patois écrit, tandis que d’autres ajoutent qu’ils possèdent tout au plus des chants ou un dictionnaire – pas forcément utilisé –, ou font référence à l’album de *Tintin* en gruérien²¹. On remarque que ce dernier semble être considéré davantage comme un objet sympathique, né d’une initiative à saluer, que comme un support de lecture susceptible d’être effectivement employé.

1. Quand je lis le patois, je me dis quand même que c’est bien que j’y arrive... Le dictionnaire complète bien notre langage. Il contient certains termes qu’on ne connaît pas ou qu’on n’utilise pas dans la conservation courante. Il y a les deux sens – français-patois et patois-français – et on peut toujours contrôler certains mots, même si ce n’est pas toujours évident pour chercher.

2. Je ne sais pas lire le patois – je n’ai pas appris du tout. Il m’arrivait quand même de le lire dans le *Fribourg illustré*, un magazine qui a disparu il y a quelques années, où il y avait toujours une page de patois. Et il reste quand même un texte dans *La Gruyère*. J’ai reçu le *Tintin* en gruérien, mais je ne sais pas le lire – en tout cas, pour ceux qui savent, c’est très bien d’avoir fait ce projet.

4. J’ai quelques partitions, avec des paroles à moitié en français, à moitié en patois, et j’ai un dictionnaire – mais hélas seulement patois-français, ce qui est ennuyeux. Pour lire le patois, il faut se cramponner, le relire plusieurs fois et alors on dit « Ah oui c’est ça! ». Sinon, je lis le patois dans *La Gruyère*, mais l’expérience du *Tintin* en gruérien ne m’a pas touché. Franchement, ça me paraît être un exercice anecdotique.

5. Dans *L’agri*, l’hebdomadaire pour les agriculteurs, il y avait parfois de petites choses en patois (avec la version en français à côté), mais ça s’est perdu. J’arrive à la lire, mais en fait, j’ai très peu lu de patois. Je n’ai jamais eu de livre en patois, faute de temps. Peut-être que je pourrais en avoir plus maintenant...

6. Ma fille m’a offert le *Tintin* pour mon anniversaire, mais pour lire, je regarde dans *La Gruyère*. Je m’amuse, mais ce n’est pas facile. J’ai très peu l’habitude. À l’oreille ça va, donc pour lire, ça va mieux en lisant à haute voix.

²¹ Hergé, *L’Afére Tournesol* [traduction en gruérien par Joseph Comba], Tournai: Casterman, 2007.

7. Lire le patois, ce n'est pas évident. Je regarde dans *La Gruyère*, où les billets en patois sont très bons et faciles à lire. La dame qui les écrit maintient bien le patois. J'ai aussi acheté le dictionnaire – mais je l'ai plutôt comme document, et ça ne veut pas dire que je vais le lire...

9. Dans *La Gruyère*, il y a un billet en patois. C'est comme ça que ma femme apprend à lire. De temps en temps, il y a aussi quelque chose dans *La liberté*, avec la traduction à côté.

10. Je comprends tout quand j'entends le patois, mais le lire, c'est plus difficile – il faut le lire à voix haute. J'admire les patoisants qui savent bien le lire! Je lis les petits billets dans *La Gruyère*. J'admire beaucoup la dame qui les compose. Elle est très au fait et c'est vraiment une bonne mainteneuse. Elle a une grande culture et elle fait beaucoup pour le vrai patois gruérien. J'ai aussi feuilleté le *Tintin* en gruérien – mais je ne l'ai pas – et je trouve que c'est une bonne initiative.

12. Je lis parfois *L'ami du patois*, le bulletin destiné aux sociétés de patoisants. Les textes sont toujours bien répartis entre la Gruyère et le Valais. Et il y a aussi *Le messenger*, une feuille locale, ainsi que les articles dans *La Gruyère*. La dame qui les écrit manie très bien le patois, sans vouloir trop le compliquer. J'ai aussi vu le *Tintin* en gruérien.

4.5.2. Écrire en patois, une expérience anachronique?

Parmi nos informateurs, peu ont partagé leurs réflexions sur l'écriture – qu'il s'agisse d'écriture comme mode d'expression à vocation ludique et littéraire, ou des questions de graphie et de transcription d'une langue essentiellement orale. Deux informateurs (6, 9) évoquent l'écriture active sous forme de cartes postales ou de textos, confirmant implicitement la possibilité de 'scripturaliser' toute langue orale non standardisée – comme on en observe la tendance en Suisse alémanique. Par ailleurs, un informateur (9) évoque les querelles qui rendent difficile toute unification linguistique ou toute émergence progressive d'une norme acceptée de tous, et il en appelle à une plus grande tolérance face à l'évolution de la langue – tout en se montrant paradoxalement hostile à l'expérience du *Tintin* en gruérien, peut-être par manque de familiarité avec le média réputé juvénile qu'est la bande dessinée.

4. Le patois n'est pas une langue écrite. C'est horrible d'écrire du patois!

6. Maintenant, on peut écrire des textos en patois, c'est vraiment simplifié, mais il faut s'accrocher!

9. Je n'écris pas beaucoup le patois, mais quand j'envoyais des cartes postales à mon père, je mettais souvent des mots en patois. Parfois, dans notre société, c'est moi qui présente les chants en patois, alors j'écris quelques mots avant. Mais ce n'est pas évident à écrire. Il y a différentes écritures. Une personne écrira comme ça, et une autre écrira autrement... Dans le canton de Fribourg, ils ont essayé de se mettre un peu d'accord, mais parfois, il y a des querelles dans les assemblées, sur l'écriture ou sur le vocabulaire. Certains disent « Ce n'est pas possible, vous n'employez pas les termes exacts! ». Pourtant, ils devraient être contents que ça parle encore patois! Une langue, ça évolue – même le français. D'un autre côté, je suis contre le *Tintin* en patois, il ne faut pas trop venir me parler de cela – mais il paraît que ça ne marche pas mal, et puis, si ça peut rendre service aux jeunes, pourquoi pas...

5) ENSEIGNEMENT ET AVENIR DU PATOIS – ET DU PLURILINGUISME

5.1. Une transmission improbable?

5.1.1. L'impact de la déruralisation

Les informateurs émettent parfois des opinions générales sur la possibilité de survie à long terme du patois. On constate que beaucoup, au-delà de la nostalgie, estiment la transmission du patois de plus en plus compromise, puisque la disparition du monde paysan traditionnel semble aller nécessairement de pair avec le déclin d'une langue qui n'a jamais été standardisée ni modernisée systématiquement. L'optimisme de rigueur et les déclarations volontaristes existent, par exemple de la part du seul représentant de la 'génération Y' (15), mais aussi de son père (12), qui est bien placé pour savoir que la transmission est *possible*, et qui projette volontiers ce succès sur l'ensemble de sa collectivité. Il évoque ainsi la possibilité de retour de la jeune génération à la langue ancestrale, après la 'génération perdue'. Si ce phénomène de revitalisation a parfois été constaté – par exemple en Catalogne ou au Pays Basque –, force est de constater que les structures politiques et la situation sociolinguistique du canton de Fribourg ne laissent guère prévoir un tel revirement. On peut néanmoins remarquer que ce discours est volontiers porté par des personnes qui incarnent parfaitement la continuité de la transmission de la langue.

12. Moi, je ne crois pas que ce sera fini dans 30 ans. Il y aura une évolution, ce sera plus difficile, mais ça ne veut pas dire que ça ne va pas se garder. Je ne crois pas que ça va s'éteindre comme ça. Mais bien sûr, il faut le parler. Il ne faut pas être gêné, surtout dans les familles. Parfois on est très étonné de voir qu'il y a des jeunes qui le parlent à l'école. Il y a presque eu une génération entière qui n'osait pas le parler, et là, les jeunes osent à nouveau le parler.

15. C'est une langue traditionnelle de la Gruyère. Il faut continuer cette langue!

Un informateur (6) évoque le coup de pouce donné par le film à succès *Bienvenue chez les Ch'tis*, qui, fait rarissime en France, thématise – certes sur le mode de l'humour – la question de la disparition d'une langue régionale en France. Mais on pourrait rétorquer que le succès populaire du film est précisément lié au fait que la transmission du dialecte régional – en l'occurrence le ch'ti – ne se fait plus guère et qu'on assiste déjà au transfert d'un discours axé sur la langue comme telle vers un discours davantage centré sur le patrimoine culturel ('garder une trace du passé') et sur l'identité collective. C'est parce que le ch'ti n'est plus parlé (et que, comme d'autres langues régionales, il n'est donc plus considéré comme une menace pour l'unité linguistique ou nationale) que les attitudes jacobines peuvent desserrer leur emprise et que peut apparaître une certaine nostalgie à l'évocation d'un passé linguistique naguère marqué par la diglossie.

6. Le film sur les Ch'tis, ça a donné un petit engouement!

Cependant, chez beaucoup d'informateurs, la résignation semble l'emporter, ou du moins le scepticisme, ce qui souligne également que le paradigme de la transmission de la langue à tout prix tend à faire place à une autre logique. Dans le canton de Fribourg, le Valais est parfois perçu comme une contrée où le patois se conserverait mieux, mais comme l'admet un informateur par ailleurs plutôt 'optimiste' quant à l'avenir du

gruérien (12), les Valaisans eux-mêmes éprouvent des difficultés à sauver leur langue ancestrale – ce qui peut sembler de mauvais augure pour les patoisants fribourgeois.

2. Je ne sais pas si je suis fière de parler patois – parce qu'on ne le parle plus, autrefois il servait plus!
3. Il est trop tard pour faire revenir le patois dans le canton de Fribourg et on risque de la voir décliner, mais on cherche au moins à ce que le patois se maintienne un peu, on invite les gens à le parler encore...
5. Si ça disparaît, c'est l'évolution des choses, mais c'est un peu regrettable, parce que c'était joli...
7. J'ai des doutes que le patois va rester, que les jeunes vont l'apprendre. En Valais, c'est un peu différent. À Évolène, il y a des jeunes qui parlent patois – je l'ai constaté dans le village, dans les magasins, en parlant avec des paysans.
8. Dans notre environnement, on ne peut pas le transmettre et je pense que ça va se perdre – peut-être un peu moins en Gruyère. Ce n'est pas comme dans le monde paysan où les gens se côtoient. Et maintenant, même les paysans appuient sur les boutons de leurs machines... Je ne suis pas indifférent et je souhaiterais qu'on transmette le patois – comme d'autres valeurs d'ailleurs –, mais pour qui?
9. Nos enfants, à 30 ans ou 40 ans, ils s'en foutent! Ça me fait un peu mal au cœur... Quand ceux qui sont sur la photo que je vous montre ne seront plus là, je ne sais plus trop qui pourra continuer...
12. À Savièse, ils ont pas mal gardé le patois, mais même en Valais, ça se perd et il y a peu de monde qui le parle.

5.1.2. Le déclin pour des raisons internes à la langue?

Le déclin du patois est parfois attribué moins à la pression sociale externe qu'à des raisons internes à la langue, ou en tout cas au manque de détermination des patoisants à en maintenir l'intégrité par des mesures d'aménagement linguistique adéquates. Certains s'élèvent ainsi contre les emprunts que les patoisants font – tout naturellement – en adaptant phonétiquement des mots français, et ils plaident pour la création consciente de néologismes. Dans cette représentation puriste de la langue – très présente dans l'espace francophone –, le 'mélange des langues' est nécessairement synonyme de déclin de l'authenticité d'une langue minorisée, et il entraîne donc, à terme, la perte de sa légitimité, la fin de son droit à l'existence même. Pour contrer la mort annoncée d'une langue dominée, il importerait de conserver entre les langues en contact la plus grande distance possible. Il est du reste assez savoureux – et logique – de constater qu'un informateur (4) critique l'emprunt du mot 'ordinateur', mot qui, en français, avait été privilégié dans les années 1960 pour contrer les assauts du terme anglais *computer*. Et on ne s'étonne guère que ces attitudes linguistiques amènent certaines personnes à estimer que le sort du patois est définitivement scellé, dès lors que fait défaut une réelle volonté de le garder à la fois moderne et 'intact'.

4. Le patois est une langue morte, c'est clair. Je n'ose pas trop le dire, mais la preuve, c'est que le monsieur qui a traduit en patois des chansons d'Yves Duteil a dit qu'il ne peut pas tout traduire. Il y a des mots intraduisibles. Quand le patois a cessé d'être parlé, on a arrêté d'inventer des mots pour les nouvelles technologies. Ou alors on tord le mot – « ordinateur » devient *odinateu*. On essaie de dire en patois un mot français, mais on n'invente plus de mots patois. Tout ça prouve juste qu'on essaie de *garder* la langue vivante, mais pas qu'elle *est* vivante – une langue peut être morte sans avoir complètement disparu, un peu comme le latin. J'aime le patois, mais je ne crois pas du tout à son sauvetage. Je n'ai rien du tout contre les réunions de patoisants ni contre le *Tintin* en patois, et je trouve que c'est bien qu'il y ait des personnes sensibilisées, qu'on fasse des choses pour tenter de sauver cette langue, mais j'y crois pas trop – c'est un peu comme quand on conserve des vieux châteaux, ça n'a plus grand-chose à voir avec l'état original... Il faudrait qu'on la reparle vraiment, car s'il y a juste un petit cercle

qui cultive ça dans des sociétés, c'est sympathique, mais c'est comme si on était dans une société où on joue aux échecs. L'instituteur de Cerniat, lui, a vraiment inventé des mots : un « ascenseur », ça n'existe pas depuis assez longtemps pour qu'il y ait un mot patois, alors il a créé le mot *tchèssa lèvante* (l'équivalent de « caisse qui monte »). Ça, c'est du patois! Les vieux, ils disent *assensseu*, mais ça ne veut rien dire du tout! C'est un mot remanié pour donner l'impression que c'est du patois, mais ce n'est pas du tout du patois. Et pour le téléphone portable, le natel, l'instituteur a créé *tira-mè* (« appelle-moi »)! C'est merveilleux, car on garde l'esprit du patois, qui est une langue d'images, pleine de comparaisons, de choses incroyables – avec des blagues et des expressions qu'on ne peut pas traduire. Ça, ce sont des images que j'aime, mais si on n'a plus de nouveaux mots pour continuer le patois, dans notre société actuelle, ça se bloque!

6. Pour le théâtre, le problème, c'est de trouver des mots contemporains. Pour « ascenseur », il n'y avait pas de mot, alors l'instituteur de Cerniat a appelé ça « chaise [*sic*] montante ».

Des informateurs plus jeunes (10, 12) s'en prennent aux représentations trop puristes et refusent quant à eux de dramatiser. Ils estiment que l'utilisation d'une langue traditionnellement rurale pour parler de réalités technologiques contemporaines peut certes paraître cocasse, mais qu'une modernisation efficace n'est pas exclue si l'on sait marier les évolutions spontanées et des interventions plus volontaristes – la Vallée d'Aoste étant citée en exemple.

10. Dans l'émission de radio du dimanche matin, c'est parfois comique quand on veut parler de choses plus récentes, par exemple d'informatique, d'Internet – ou quand il y a des anglicismes. Quelquefois, les gens plus âgés sont très puristes et pensent que les jeunes ne parlent pas assez bien. C'est vrai qu'il y a des problèmes, mais il y a aussi des ressources, par exemple chez les Valdôtains.

12. Il y a parfois des mots qui viennent en français dans la discussion, mais normalement, il n'y a aucun problème pour parler de la vie moderne. Les termes techniques, ça s'adapte très bien, et si on veut, on peut aller chercher de vieux mots pour accompagner l'évolution des choses!

5.2. L'initiation au patois en milieu (para)scolaire : quels espoirs?

Bien que certaines langues non standardisées – comme le suisse-allemand – se maintiennent bien sans l'aide d'un enseignement de type scolaire, on s'entend généralement pour considérer que la survie à long terme d'une langue, en tout cas dans un pays industrialisé à la population très alphabétisée, passe par son enseignement formel. Les expériences d'initiation au patois en milieu scolaire (Cycles d'orientation [CO]) ou parascolaire (École Migros, Université populaire) qui ont lieu dans le canton de Fribourg sont largement connues de nos informateurs, même si les chiffres sur le nombre de participants ou sur la durée de l'entreprise sont parfois contradictoires – certains estimant à tort que ces expériences ont cessé. Précisons que l'approche dite 'éveil aux langues', qui vise à sensibiliser les élèves à la diversité des langues – en particulier celle des migrants en contexte multiculturel – peut aussi être appliquée aux langues autochtones comme les parlers francoprovençaux. Si elle a pu être utilisée dans le canton de Fribourg, c'est toutefois surtout le canton du Valais qui semble actuellement favoriser cette approche²². Il s'agit alors moins d'enseigner la langue que de mettre en place des savoirs (méta)langagiers, mais en espérant que, le cas échéant, ceux-ci inciteront certains à apprendre plusieurs langues – dont le patois.

²² Daniel ELMIGER, « Sprachplanung im Frankoprovenzalischen: didaktische Ansätze im Wallis », dans: Matthey / Meune, *op. cit.*, p. 89-105.

5.2.1. Une initiative à encourager

Certains informateurs encouragent les initiatives existantes et souhaiteraient même les développer. Ils jugent qu'elles offrent des résultats prometteurs – à condition que les jeunes surmontent leur gêne et que les méthodes pédagogiques, adaptées, ne soient pas trop contraignantes et ne découragent pas de jeunes élèves déjà très sollicités dans d'autres matières. Un informateur souligne que cela permet de consolider la proximité entre les jeunes générations et le monde paysan.

1. À La Roche, il y a des jeunes qui causent encore le patois – à Treyvaux, c'est tombé un peu – alors à l'école, dès les premières années, il faudrait dire que ce patois est là! Mais si on n'en parle jamais, ni à l'école ni après, ça reste quelque chose d'extérieur. Il n'y a pas beaucoup de volonté de pousser l'enseignement, de redonner vie au patois – il faut dire que ce n'est pas facile de l'introduire concrètement dans les écoles.

2. À l'école, pour moi, ils devraient aussi enseigner à lire et à écrire le patois.

3. Il y a des jeunes que le patois intéresse et qui en font après l'école, au CO de Bulle et à celui de La Tour. Ils font des jeux parce qu'on ne peut pas leur donner de devoirs. Ils en ont déjà trop – dans le canton du Jura, c'est pareil; l'État a fait des DVD pour intéresser les jeunes au patois de là-bas, mais les professeurs ne leur donnent pas des devoirs... À Bulle, en 2007, il y a eu 12 jeunes qui ont commencé le patois, et je crois qu'ils sont encore 12 maintenant. Ça leur plaît bien, mais il faut les intéresser... Il y a aussi des cours privés donnés par la dame qui écrit dans *La Gruyère*, à l'École club de Migros à Fribourg et à Bulle – dans ce cas, c'est payant.

4. Certains élèves ont aussi pris des cours privés, en dehors de l'école, en apprenant des chants ou en discutant un peu – mais parfois ils le font un peu sous la pression des parents...

12. Certains jeunes prennent des cours de patois au Cycle d'orientation, des cours organisés, mais facultatifs, sans notes à la fin. Un des enfants du village prend un de ces cours à Bulle. Quelques jeunes s'y intéressent parce qu'ils sont encore proches des paysans, et parfois, ces cours aident à relancer le patois dans certaines familles, par exemple à La Roche. Il ne faut surtout pas que les jeunes soient gênés de parler, sinon c'est fini. Il faut vraiment les pousser!

5.2.2. Un projet trop tardif et irréaliste

Certains estiment pourtant que l'enseignement du patois en milieu scolaire est voué à l'échec, faute de véritable arrière-pays culturel ou de bassin de locuteurs suffisant – quelqu'un estime que seul le village valaisan d'Évolène pourrait proposer un contexte adéquat pour ce type d'enseignement. Par ailleurs, l'enseignement serait trop théorique – ce qui, une fois disparu l'attrait de la nouveauté et de l'exotisme – paradoxal –, provoquerait une démotivation comparable à celle qu'on constate s'agissant d'autres matières réputées arides. Et globalement, les programmes scolaires seraient déjà trop chargés et l'environnement général, tant en Suisse que dans le monde, plaiderait d'abord pour l'enseignement de langues plus 'utiles', comme l'allemand ou l'anglais. On observe que l'adolescent patoisant que nous avons interviewé (15), bien qu'il ne trouve guère de congénères avec qui parler le patois, n'est pas non plus favorable à son enseignement formel.

4. L'enseignement du patois s'est fait à l'école secondaire en Gruyère, mais ça tourne court! C'est l'évolution du monde, à cause du brassage des populations et des nouvelles communications...

5. Dans le coin, il n'y a pas eu de cours d'initiation à l'école, contrairement à ce qui s'est passé en Haute-Gruyère. Ça pourrait être joli, mais le temps manque! Dans les écoles, ils sont déjà très pris par la découverte du monde, alors ils oublient leurs origines...

6. À Bulle, il y a une dizaine d'années, ils ont commencé à donner des cours de patois, sur une base volontaire, mais le seul endroit où ça se fait vraiment en Suisse, c'est Évolène.

7. Dans les écoles, je n'imagine pas trop la transmission du patois – qui est plutôt un truc naturel. Pourquoi pas, mais il faut d'abord apprendre le français... Au début, les enfants veulent tout faire, mais beaucoup de parents aiment mieux qu'ils fassent de l'allemand que du patois...

9. À l'Université populaire, ils ont fait des essais d'enseignement en patois, mais ce n'est pas vraiment concluant, à part deux ou trois élèves qui sont vraiment intéressés. Moi, je ne me vois pas m'investir là-dedans comme professeur. Il n'y aurait pas de résultat. On leur demande déjà trop de choses aux enfants, et en plus il faudrait encore ce patois?!

15. Les cours de patois, c'est bien que ça existe, mais il y a trop de grammaire. Les conjugaisons, ce n'est pas important. C'est le contexte qui est important. Il faut des gens qui le parlent bien et qui présentent le contexte. Sinon, ça ne marchera pas – c'est trop sec, trop théorique. À Bulle, ils étaient une dizaine au début, mais il n'y en a plus maintenant.

5.3. (Suisse-)allemand, français et patois : quelle coexistence?

5.3.1. Rejet de l'allemand et intérêt pour un bilinguisme non diglossique

Au vu des représentations de l'avenir des parlers francoprovençaux et de leur transmissibilité dans un contexte national et international plurilingue, il est intéressant d'observer quelles sont les attitudes à l'égard de la coexistence entre l'allemand standard et le français, mais aussi à l'égard de la prégnance des dialectes alémaniques en Suisse – laquelle contraste avec la discrétion des patois romands. On note une série de réactions qui témoignent d'un certain rejet de l'allemand en général, et du suisse-allemand en particulier. Un informateur (4) va jusqu'à suggérer que les dialectes alémaniques auraient dû être interdits comme l'ont été les parlers francoprovençaux – comme si, dans une exigence de 'justice nationale', il s'agissait de revendiquer un traitement égal pour toutes les langues non normées. Un autre (8) évoque même la 'propreté' de l'allemand standard, renvoyant implicitement le dialecte dans le registre du 'sale', du répugnant. L'intérêt pour le patois n'implique donc pas automatiquement une bienveillance envers le suisse-allemand. Un reproche fréquent est son absence d'unité – laquelle peut aussi être vue comme un problème pour le patois (5) – et on le voit, des francophones patoisants, socialisés à bien des égards de la même façon que les francophones non-patoisants peuvent tout à fait partager les représentations en vigueur chez ces derniers.

3. Les Suisses allemands ont de nombreux dialectes. Tous les cantons ont leurs dialectes! Mon fils, qui habite en Suisse allemande, parle le zurichois et le bernois, mais il lui est très difficile de comprendre le singinois.

4. Les dialectes suisses-allemands nous causent de réels problèmes. Il aurait fallu davantage interdire le suisse-allemand. Les Alémaniques l'ont gardé parce qu'ils étaient la masse, mais pour moi, il va aussi disparaître un jour au profit de l'allemand – ou même de l'anglais. C'est bien beau d'utiliser tous ces dialectes sous prétexte de culture, mais il ne faut pas exagérer! Si on va en Suisse allemande, on finit par apprendre, mais ça reste un problème – et si on connaît le dialecte de Berne, on ne comprendra plus rien dans le Haut-Valais.

5. Je ne comprends ni l'allemand ni le suisse-allemand – sinon quelques mots. C'est difficile, car même si on parle un peu allemand, c'est fichu parce que chaque vallée a son dialecte – un peu comme avec le patois chez nous.

8. Comme beaucoup de Romands, je n'ai jamais aimé tellement l'allemand – on me l'a imposé. Tous ces patois suisses-allemands qu'on entend, pour nous Romands, ce n'est pas très agréable... Ou alors il faut aller en Allemagne, où l'on parle quelque chose de propre. J'avais des collègues qui venaient de la Singine, et c'était impossible de comprendre un mot! À Bellegarde [Jaun, seule commune officiellement germanophone de Gruyère], ils parlent aussi un patois, mais ils sont tous bilingues, alors on peut parler français.

Parallèlement, ces mêmes observateurs, comme d'autres, n'en admettent pas moins une certaine paresse des Romands en matière d'apprentissage des langues et ils reconnaissent volontiers que les germanophones font plus souvent l'effort de parler français, tandis que les francophones sont paralysés par une conscience normative envahissante. On note aussi une certaine méfiance vis-à-vis de la promotion du bilinguisme français-allemand dans les écoles canton de Fribourg, qui se ferait aux dépens de la qualité de l'enseignement du français, mais aussi aux dépens de l'anglais, qui, selon un informateur (4), serait plus important que l'allemand, y compris en Suisse.

[4]. Pendant ma formation à l'École normale de Fribourg, l'enseignement des deux langues avait lieu en parallèle : un Romand nous enseignait l'allemand et un Alémanique leur enseignait le français. C'était absurde, mais maintenant, il n'y en a plus que pour le bilinguisme! J'ai eu des cours de recyclage quand l'allemand a été imposé progressivement à l'école primaire, et c'est vrai qu'un très jeune enfant apprend vite, mais le mieux, c'est l'immersion complète. Et moi, je n'étais pas assez formé pour enseigner l'allemand. Parler avec un copain à l'armée, c'est une chose, mais en classe, je n'ai pas le droit de dire faux! On veut toujours en rajouter (certains voudraient même enseigner le patois!), alors que l'enseignement de certaines matières se fait déjà beaucoup au détriment de la langue maternelle. On a raison de se plaindre que les jeunes ne savent plus écrire le français, car si un jeune fait 15 fautes dans sa lettre de présentation, le patron qui a vécu l'ancien système en fera un péché mortel! Il faut insister sur le français, sinon un beau jour, on ne saura plus l'écrire, ni même le parler – une langue peut disparaître relativement vite. Et comme on a beaucoup de langues nationales en Suisse, je pense qu'on a plutôt besoin d'une seule langue de communication et que ça devrait être d'abord l'anglais, comme langue universelle. À part ça, la fameuse boutade sur les Suisses qui s'entendent bien parce qu'ils ne se comprennent pas fonctionne toujours. Et en plus, il faut reconnaître que c'était souvent les Alémaniques qui parlaient français, même s'ils ont leurs défauts – certains ont un esprit borné, dans lequel on ne peut pas entrer, et ils sont plus militaristes... Avec leur esprit frondeur, les Romands n'essayaient même pas de parler allemand...

8. Les Suisses allemands ont cet avantage sur nous : ils sont plus volontaires et s'ils ont des accents très marqués, ils s'en foutent! Nous on voudrait ne pas faire de fautes, on est complexés et on a plus de difficulté. Eux, ils font des fautes et massacrent la langue française, mais ils parlent!

5.3.2. Valorisation du suisse-allemand et banalisation de la diglossie

Certains informateurs tendent au contraire à valoriser la présence du suisse-allemand en Suisse (qu'ils le parlent ou non), à relativiser l'importance des divisions entre groupes linguistiques et à insister sur la nécessité, pour les francophones, d'apprendre davantage l'allemand, voire de lui préférer le suisse-allemand – et en tout cas de démystifier le bilinguisme et la diglossie, et de mettre de côté leur manque d'assurance.

2. Je connais le patois, mais je ne suis pas très fière de ne pas savoir l'allemand. Je n'ai pas voulu l'apprendre, même si mon premier mari était suisse-allemand, et lui n'a jamais voulu apprendre l'allemand à ses enfants – qui le lui reprochent maintenant...

6. J'ai appris l'allemand à l'école comme tout le monde, avec difficulté. Je me suis rattrapé en passant du temps à Berlin et maintenant, je le comprends bien, mais pour le suisse-allemand, c'est plus difficile. J'aime bien l'entendre et si je le savais, je le parlerais volontiers – c'est comme de l'allemand simplifié; parler cette langue peut être assez instinctif.

7. Pour l'école, certains disent que c'est mieux d'apprendre l'anglais que l'allemand. Bien sûr, pour certaines choses, mais pour travailler ici, l'allemand rendra quand même plus service que l'anglais. Ici, vous faites dix kilomètres et vous entendez l'allemand!

9. Je ne parle pas le bon allemand. En Suisse, ça servirait à quoi?! J'ai appris le suisse-allemand à 16 ans. On m'avait envoyé dans une famille de paysans en Suisse allemande pour l'apprendre sur le tas. Deux belles années! Parfois, en travaillant là où il y avait des Allemands, je comprenais un peu le bon allemand, mais ça ne sert à rien de l'apprendre! Ça peut juste servir à Brigue, où on ne comprend rien du tout même quand ils causent suisse-allemand... Et ces journalistes qui parlent de *Röstigraben*; il n'y en a pas de *Röstigraben*! Ces gens-là ne sont jamais allés en Suisse allemande... Nous, contrairement aux Suisses allemands, on a peur de causer une langue pas parfaitement, mais c'est en faisant des fautes qu'on apprend!

Certains, sans expliquer leur intérêt pour le suisse-allemand par leur connaissance du patois, font explicitement le lien entre la diglossie alémanique (*Hochdeutsch* / suisse-allemand) et la diglossie romande (français / francoprovençal), par exemple pour relever – cette fois sans la dénigrer – la diversité des parlers locaux de part et d'autre de la frontière linguistique. Alors que, s'agissant du suisse-allemand, le foisonnement de variantes est souvent mis en avant par les francophones pour illustrer la difficulté ou l'inutilité d'apprendre le suisse-allemand, établir un parallèle – même rapide – entre le suisse-allemand et le patois peut être une façon de normaliser un parcours linguistique personnel peu reconnu, voire de relativiser la complexité sociolinguistique de la Suisse – tant alémanique que francoprovençale. Un informateur (10), qui tend à insister sur la richesse que constitue le suisse-allemand dans le paysage linguistique helvétique, a une façon originale d'établir un rapport entre les situations linguistiques romande et alémanique. Il raconte en effet comment il avait un jour recouru au patois gruérien dans un courriel, afin d'amener des Alémaniques à prendre conscience du défi que peut représenter l'existence du suisse-allemand pour des Romands.

2. Dans le canton de Vaud non plus, ce n'est pas le même patois, mais ce ne sont quand même pas de si grosses différences. C'est un peu comme avec l'allemand en Suisse allemande, où il y a plusieurs dialectes.

7. Je me débrouille un peu en allemand, mais j'aurais aimé l'apprendre mieux. Je parle plutôt le suisse-allemand. Je trouve ça bien que les Alémaniques l'aient gardé, car ça diverge quand même pas mal du bon allemand – et c'est un peu comme en Suisse romande, quand le patois change d'un village à l'autre. Et puis, il y a aussi des dialectes italiens. Une fois j'étais à Gondo, dans le sud du Valais, où ils ont un dialecte bien à eux, que j'ai trouvé superbe. C'est un peu dommage que tout ça se perde, mais la vie va comme elle va...

10. Chez nous en Suisse romande, chaque région a son parler – c'est comme avec les dialectes suisses-allemands. Je comprends le suisse-allemand, surtout le bernois – j'ai beaucoup travaillé avec des Suisses allemands. C'est une richesse, ce suisse-allemand! Et c'est étonnant de voir qu'en Suisse, sur un si petit territoire, il y a tant de langues officielles, tant de diversité. Je ne suis pas sûr que ce soit le fait de parler patois qui m'a donné plus d'ouverture sur le suisse-allemand... Il y a juste beaucoup de différences linguistiques en Suisse, et le patois, c'en est une de plus. En tout cas, je ne fais pas partie des gens 'traumatisés' pas le suisse-allemand – mais je peux quand même vous raconter une anecdote... Une fois, au bureau, on avait reçu un email en zurichois, alors pour répondre, on avait renvoyé un petit texte en patois. Ça avait donné lieu à des échanges intéressants. Les Suisses allemands pensaient que c'était du turc... On avait fait ça pour leur montrer la difficulté, pour nous, de comprendre leur dialecte. L'un d'eux avait posé des questions sur la langue, et on lui avait aussi raconté des choses sur la Gruyère.

5.3.3. Savoir le patois – un atout pour devenir plurilingue et germanophile...

D'autres ont une perception encore plus positive de l'importance des langues non normées – en l'occurrence du patois fribourgeois – dans le contexte suisse, voire international. Loin d'y voir un anachronisme, ils en font un élément qui facilite le cercle vertueux du plurilinguisme, voulant que plus une personne sait de langues – prestigieuses ou non –, plus il lui sera facile d'en apprendre d'autres. Peu importe ici le degré de proximité entre le patois et les langues qui lui sont associées. Ce qui frappe, en particulier chez ce père et ce fils (12, 15) qui représentent chacun un maillon de la transmission réussie d'une langue non standardisée, ce sont les vertus que tous deux accordent au patois dans l'apprentissage plurilingue – mais aussi, au-delà de l'approche utilitariste et de façon plus implicite, dans ce qui apparaît comme une véritable ouverture à l'autre.

6. J'ai un frère qui a appris le portugais, et il me disait que certaines intonations du patois existent aussi en portugais et que le patois lui avait donné des facilités...

12. Pour apprendre une deuxième langue, le patois donne un bon coup de main. Mon fils parle déjà bien allemand et le fait qu'il sache le patois n'a pas été un handicap. C'est exactement le contraire! Certains me disaient : « Il va tout mélanger, tu n'aurais pas dû lui apprendre le patois; ça va lui servir à quoi! » Je m'en foutais; je ne vois pas pourquoi j'aurais été gêné de lui avoir appris cette langue. Ce qui m'a fait vraiment plaisir, c'est que dès qu'il a commencé l'allemand, il a eu de très bonnes notes. Et puis il a fait du latin, et ça n'a pas été compliqué non plus. Et bientôt, il va aller apprendre le suisse-allemand dans une famille bernoise, pendant un an. En Suisse allemande, ils n'ont pas interdit le dialecte, et ça ne les a pas dérangés de le garder!

15. Avec l'allemand, c'est parfois un peu le même style de déclinaisons qu'en patois. Certains disaient que ce serait un problème pour moi d'apprendre l'allemand, parce que je parle patois, mais ce n'est pas vrai!

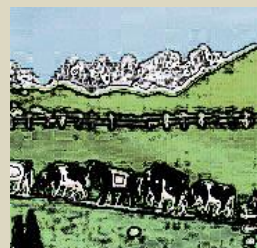
TABLE DES CARTES ET ILLUSTRATIONS

CARTES

| | |
|---|---|
| 1 – Régions historiques du domaine francoprovençal | 4 |
| 2 – Districts du canton de Fribourg (avec communes où ont eu lieu les entretiens) | 8 |

ILLUSTRATIONS

- 1 – Page de couverture : « ferme de Sarine »; photographie retravaillée par ordinateur (© M. Meune).
- 2 – Page 1 / quatrième page de couverture : « poya » (détail), photographie retravaillée par ordinateur (© M. Meune).



© Manuel Meune
Département de littératures et de langues modernes
Université de Montréal, 2013